puéril et grossier. Surtout, cette *lectura* corrige une idée reçue. Saint Thomas d'Aquin ne s'est pas trouvé devant un Aristote brut qu'il aurait eu à christianiser : les maîtres ès arts avaient préparé les voies. Sa tâche — une révolution — fut de restaurer, en vue de la réflexion théologique, un aristotélisme pur de tout éclectisme platonico-stoïcien.

Michel LEMOINE.

## Histoire littéraire.

Guido BONELLI, *I motivi profondi della poesia lucreziana* (coll. « Latomus », n° 186) : Bruxelles, Latomus, 1984, 337 pages.

« Puissance créatrice de la nature et vision « totalisante » des choses », « illuminisme lucrétien », « crainte et nécessité de la mort », « catastrophe cosmique et univers infini », « fragilité de l'homme dans le monde », « phénoménologie religieuse », « vulnérabilité du vivant. Cruauté et instinct », « la peste à Athènes », « nostalgie primitiviste », ces titres successifs des neuf chapitres du livre de Guido BONELLI signalent à la fois l'ambition de la lecture proposée du *De rerum natura* et une certaine confusion, un certain désordre dans la présentation des résultats de cette critique qui veut interpréter *i motivi profondi* ou « le sentiment poétique » de Lucrèce à travers « une analyse esthético-stylistique ». La confusion tient en particulier à ce que l'auteur pense reconstituer la « personnalité artistique » du poète en analysant les sentiments et réflexions que lui inspire la poésie lucrétienne. On ne peut que souscrire à son idéal d'une « herméneutique qui respecte le caractère synthétique de la poésie, forme et fond », on accepte volontiers de réagir comme lui contre une critique rhétorique qui resterait purement formelle. Mais son propre essai manifeste-t-il la recherche d'une compréhension approfondie du *De rerum natura* avec ces développements qui veulent à toute force montrer la cohérence de Lucrèce et de son œuvre dans ce que G. BONELLI appelle la « négativité » (p. 291)? Le critique lui-même n'éprouve-t-il pas quelque peine à éliminer des éléments qui la contrarient : « Assurément est bien présente et marquée en Lucrèce une composante positiviste et scientiste qui tire ses origines de ce matérialisme même duquel procèdent le sens de la solitude humaine, la fuite de l'histoire, la nostalgie primitiviste. Mais ce positivisme se manifeste essentiellement comme engagement pédagogique dans un rapport didactique perpétuel avec l'interlocuteur en vue de dissiper les maux dont l'âme est oppressée : il est joué entièrement dans l'intimité de ce rapport interindividuel, court sur le plan psychologique et non sur le plan historique : la raison de Lucrèce n'est pas une raison historique, et le thème de l'émancipation « historique » du besoin pour l'homme lui demeure étranger : même en face des carences les plus dramatiques — carences de sécurité — dans la vie des premiers hommes, il ne réussit pas à donner une valeur au concept de progrès : mieux, dans le développement des techniques modernes il aperçoit — « écologistiquement » — de nouvelles et plus graves menaces pour le salut des hommes » (p. 292-293). Le lecteur peinera peut-être à suivre ! Il hésitera à reconnaître que « le pessimisme anthropologique lucrétien devient « dans le chant V » de métaphysique (caractère étranger de l'homme dans le monde, non-sens et douleur de l'existence) historique (doute vis-à-vis

de la possibilité pour l'homme de construire une société qui ne soit pas dominée seulement par la violence) » (p. 319). Il refusera sans doute l'affirmation d'un « athéisme » de Lucrèce (p. 17). L'influence des lectures pessimistes qui ont été données de Lucrèce a conduit l'auteur à admettre que « le poème de Lucrèce contient la raison cosmique du suicide d'un homme » (p. 320). Le drame intérieur du matérialisme décrit par G. Bonelli concorde-t-il avec la doctrine épicurienne et le message que le poète romain en a transmis en son temps? Lucrèce a-t-il failli à la mission qu'il avait choisie d'aider à gagner l'ataraxie grâce à la doctrine d'Épicure, et semé la désespérance alors même qu'il exaltait le rôle sauveur de la philosophie d'Épicure?

Antoinette Novara.

T. P. Wiseman, *Catullus & his World, A Reappraisal* : Cambridge University Press, 1985, x + 287 pages, avec un *Appendix* (*References to Catullus in Ancient Authors*), des *Endnotes*, une *Bibliography* et deux Index (*Index of passages* et *General Index*), 6 illustrations.

Rien n'est plus recommandable que de ne jamais assimiler trop profondément les mœurs et les caractères des Anciens à ceux de l'homme moderne. Nous avons le souvenir, à cet égard, d'avoir lancé dès 1969 une mise en garde, sous le titre *Les pièges de l'anachronisme : quelques avatars de Lucrèce et de Catulle*, dans le nº 8 des *Annales* de notre Faculté, *Réflexions et recherches de Nouvelle Critique*.

Mais il ne faudrait point tomber dans l'excès contraire ! Il faudrait se garder d'affirmer un peu vite que le cadre de vie de Catulle était « A World not ours » (titre du chapitre 1 de l'ouvrage que nous analysons)[1] en raison à la fois de sa « cruelty » et des « sexual mores » (p. 5-10 et 10-14).

Sur le plan de la *cruauté*, un siècle comme le nôtre, qui s'est vu obligé de forger en 1946 le mot « génocide », un siècle qui pratique dans nombre de pays la torture (cf. les rapports accablants d'*Amnesty International*), n'a rien à envier, croyons-nous, à l'Antiquité romaine ! Cependant, T. P. Wiseman a bien discerné que beaucoup de scènes de violence et de sauvagerie que nous déplorons chez les Romains étaient, en fait, imputables à un système de valeurs qui considérait l'*honneur* (sous les noms de *fama*, *dignitas*, *existimatio*...) comme le dieu suprême (p. 9). C'est incontestable, mais ne peut-on en dire autant d'autres époques de l'histoire occidentale? Ainsi, jusqu'à une date relativement récente, la pratique du duel n'a-t-elle pas été, chez nous, bien néfaste? D'autre part, il aurait fallu rappeler que cette funeste susceptibilité, qui est à l'origine de vengeances implacables, fait partie intégrante du psychisme des peuples méditerranéens : vendetta corse, mafia sicilienne, point d'honneur castillan, etc.

1. L'auteur écrit, p. 10 : « the conceptual framework of Catullus and his contemporaries was quite different from that of the twentieth century ». A notre avis, des formules aussi catégoriques et des généralisations aussi affirmatives que celle-là devraient être évitées par tout humaniste n'ignorant point qu'il y a *un fond permanent* dans la nature humaine, et que le monde des concepts éthiques n'est pas indéfiniment renouvelable ! S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait jamais été possible de demander aux Anciens des leçons de sagesse, T. P. Wiseman le sait mieux que personne, lui dont toute l'œuvre est celle d'un humaniste convaincu et averti.

Nous trouvons plus probante la subdivision *Sexual mores*, solidement étayée par l'étude très précise de J. N. ADAMS, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres (Duckworth), 1982. Il en ressort que, pour un homme de naissance libre, le seul comportement humiliant était celui de *pathicus* (ou *cinaedus*) ou d'*irrumator* et de *fellator* (si ce mode de commerce lui avait été imposé contre son gré par un partenaire plus viril et le tenant à sa merci). Toutefois, comme l'a bien vu notre auteur, gardons-nous de toute schématisation à l'endroit d'une société aussi hellénisée[1] ! Nous regrettons simplement que T. P. WISEMAN n'ait pas mieux saisi l'occasion de souligner une notable différence d'attitude entre l'Antiquité et notre siècle. Lorsque André Gide, *Corydon* (1911-1920-1924), s'est livré à une apologie précise de l'homosexualité, et lorsque Roger Peyrefitte, *Les amitiés particulières* (1944) et *Les amours singulières* (1949), lui a emboîté le pas, ni l'un ni l'autre ne semblent avoir considéré que leurs mignons, parce qu'ils se soumettaient à tous leurs désirs, étaient avilis ou déshonorés (selon, le plus souvent, la mentalité romaine).

La première section, *Mulier nobilis*[2] du second chapitre de *Catullus and his world* est un chef-d'œuvre d'information et de rigueur scientifique. Comment ne pas admirer l'arbre généalogique, si détaillé, précis et limpide, des pages 16-17? Ce deuxième chapitre du livre, qui porte le titre général de *Clodia : Pleasure and Sway*, comprend trois autres sections, respectivement intitulées *Nobilium Ludi*, *Mulier potens* et *Immoderata mulier*. Autant de titres et sous-titres dont il serait difficile de ne pas louer l'élégante et concise justesse.

A noter, dans la seconde section, *Nobilium Ludi*, de ce même chapitre, toute l'importance accordée au théâtre dit « populaire », celui notamment des mimes et des atellanes : un théâtre, en fait, *populaire*, à l'époque, auprès de toutes les classes de la société romaine. Quant aux deux autres sections, *Mulier potens* et *Immoderata mulier*, elles sont irréprochables.

Très bon également, le troisième chapitre de l'ouvrage : *The trial of Marcus Caelius*. Revenant alors plus particulièrement à notre poète, T. P. WISEMAN reprend et met au point, dans son chapitre IV, *Catullus in context*, les judicieuses observations, d'ordre archéologique, de son étude *Catullus, his life and time* (*J. R. S.*, 69, 1979. 161-168), dont nous avions résumé l'essentiel dans notre livre *Catulle, ce vivant* (Paris, Les Belles Lettres, 1982,

1. T. P. WISEMAN écrit très justement, p. 13, que « Catulle insulte ses ennemis en les traitant de *pathici* et de *cinaedi* », mais nous ferons les plus expresses réserves quand il se croit obligé de compléter ainsi cette phrase : « toutefois, dans un autre état d'esprit, Calvus et lui peuvent jouer à être *delicati*, ce qui signifie la même chose sans connotations péjoratives ». Il fait ainsi allusion à Catulle, L, 3 : *ut convenerat esse delicatos*, un vers que LENCHANTIN avait, dans son édition complète, interprété : « avevano stabilito di darsi a scherzi poetici leggeri » (en référant à Fest. Paul., 61, 12 et 101), et, dans ses *Carmina selecta*, « siccome s'era convenuto di darci a giuocchi di spirito ». Cicéron, *In Pisonem*, 70, fait état de *delicatissimis versibus* écrits dans le cercle de Pison, une expression que P. GRIMAL a traduite à la perfection par « en vers extrêmement galants » (C. U. F., 1966). Néanmoins, ne faisons pas à T. P. WISEMAN un procès d'intention ! A-t-il réellement voulu insinuer qu'à l'occasion Catulle et Calvus pratiquaient entre eux « l'amour grec » ? C'est difficile à affirmer.

2. L'appellation même que donne Cicéron à Clodia, *Pro Caelio*, 31 et 36. Comme n'a point de peine à le démontrer T. P. WISEMAN, p. 20, « c'est peu dire ! cette fille des patriciens *Claudii* n'était pas purement et simplement membre d'une illustre élite sociale : elle était au cœur de la classe dominante de la République romaine ».

p. 46 en note), tout en marquant notre désaccord (*ibid.*, p. 43, n. 30) avec la tendance, réaffirmée maintenant dans *Catullus and his world* (p. 136 et n. 26), à identifier la *Lesbia* catullienne avec non pas Claudia Metella, mais avec l'une de ses sœurs. Pour cette identification, nous pensons que WISEMAN a tort de se laisser influencer par T. W. HILLARD, *In triclinio Coam, in cubiculo Nolam : Lesbia and the other Clodia*, dans *Liverpool Classical Monthly*, 6, 6 (juin 1981), 149-154 et notamment 151-154. Nous devons faire remarquer que ce même T. W. HILLARD avait pourtant écrit, il y a quelques années, ces mots : « the most notorious Clodia, nicknamed « Quadrantaria », the wife of Q. Metellus Celer (cos. 60) and probably the « Lesbia » of Catullus », dès le premier alinéa de *The Sisters of Clodius again* (*Latomus*, 32, 1973, 505-514) et nous continuerons, pour notre part, à partager la conviction de Carl DEROUX, *L'identité de Lesbie* (*A. N. R. W.*, I, 3, 1973, 390-416), pour lequel l'identification de Lesbie avec la seconde sœur du trop célèbre tribun de la plèbe Clodius ne fait pas le moindre doute.

Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'intérêt des chapitres v et vi, respectivement intitulés *Lesbia illa* et *The unknown Catullus*, qui ne manquent pas de suggestions personnelles pouvant enrichir la critique catullienne, mais nous avouerons surtout avoir lu avec plaisir et avec fruit le dernier chapitre (vii), *The afterlife of Lesbia*, dont apparaissent très bien informées et fort instructives les cinq subdivisions : 1) *Before Schwabe* ; 2) *Moralisers* ; 3) *Cynics* ; 4) *Wilder's Clodia* ; 5) *Some post-war versions*.

L'Appendice, *References to Catullus in Ancient Authors*, qui couvre plus de 16 pages, est appelé à rendre de réels services, tout comme, d'ailleurs, les *Endnotes*, qui portent successivement sur « Murena dancing », « Catullus' collection », « Varro on Cybele ».

La *Bibliography* terminale du livre est assez abondante et, dans l'ensemble, bien sélectionnée, surtout, à vrai dire, pour les auteurs anglo-saxons. Parmi les dix critiques italiens cités, nous regrettons de ne pas relever le nom de Luigi ALFONSI, dont les études *Sul primo Catullo* (*Festschrift zum 60. Geburstag von K. Büchner*, Wiesbaden, 1970, 1-9) et *Catullo Transpadano* (*Hommage à A. Calderini*, Côme, 1971, 53-57) ont permis de mieux cerner l'empreinte de la Cisalpine sur le Véronais. Cf. aussi — une étude qui eût également mérité une mention — G. A. MANSUELLI, *L'età di Catullo*, in *Libro Quinto* des *Prolegomeni al Catullo Veronese* de la grande édition en 3 volumes in-4° de G. B. PIGHI, *Catullo Veronese*, Vérone, 1961. Enfin, pour l'ambiance romaine, regrettons que T. P. WISEMAN ne semble pas connaître deux excellents travaux de Pierre GRIMAL : sa thèse magistrale de doctorat, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire. Essai sur le naturalisme romain*, Paris, 1943 (Public. de l'École française de Rome : E. de Boccard éd.), rééditée en 1969 ; *L'amour à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, col. « Confluents » (nouvelle édition revue et notablement enrichie : voir, au sujet de Catulle, p. 167-174, mais tout le livre est à méditer pour les diverses implications et connotations sociales, éthiques, politiques, de la vie amoureuse à Rome).

En définitive, malgré certaines lacunes ou quelques thèses contestables — mais n'est-ce pas un peu inévitable quand on s'attaque à un auteur aussi

difficile que Catulle? et à son environnement, malaisé à décrire avec exactitude et précision? — nous avons là un ouvrage des plus estimables et des plus dignes de tous les travaux (on en trouvera l'énumération p. 279 sq.) que l'éminent latiniste de l'Université d'Exeter a déjà consacrés à Catulle et au monde tourmenté où il a vécu.

Jean GRANAROLO.

Nino MARINONE, *Berenice da Callimaco a Catullo* (Ricerche di storia della lingua latina, 17) : Roma, Ed. dell'Ateneo, 1984, 320 pages.

On disposera désormais d'une étude et d'un commentaire détaillés du poème 66 de Catulle, texte qui n'a cessé d'attirer l'attention des humanistes et des philologues, et dont les découvertes papyrologiques restituant une partie de l'original grec n'ont toujours pas épuisé l'intérêt ni éclairé tous les problèmes. Une attention toute particulière est portée à la tradition et aux interprétations passées, qui sont loin d'être sans intérêt. L'étude et l'analyse des leçons, menées en même temps que la critique des corrections et des interprétations, conduisent MARINONE à proposer un texte beaucoup moins amendé que celui qui est encore assez souvent admis par les meilleurs éditeurs, et sur plus d'un point de détail les éclairages qu'il donne permettent de l'accepter comme il est. On trouvera en hors texte la reproduction des papyrus de Callimaque, *P. S. I.* 1092 et *P. Oxy.* 2258, ainsi que des pages des deux manuscrits fondamentaux du poème de Catulle, *Oxoniensis Bodleianus Canon. cl. lat.* 30 et *Parisinus lat.* 14137 *Sangermanensis*. Pour la lecture du texte grec en particulier, la reproduction, de bonne qualité, sera très utile.

En guise d'introduction, une étude développée présente un état de la question sur les données historiques que nous possédons au sujet de la reine Bérénice II (les textes grecs et latins sont abondamment cités). Il est tenu compte des découvertes et mises au point récentes, notamment des papyrus de Lille, qui complètent et précisent un autre poème de Callimaque consacré à la reine Bérénice, la *Victoire aux Jeux néméens* (fr. 388 PFEIFFER, à citer désormais PARSONS, *Supplementum hellenisticum* 254-268). Peut-être faut-il tirer un plus grand parti de ce texte pour l'autre point de l'introduction, celui de la divinisation La *Victoire* rappelle en effet la divinité dynastique (Bérénice « sang sacré des Dieux Frères » ; voir dans la *Coma*, v. 22, *fratris cari*) ; mais elle laisse entrevoir l'arrière-plan de divinité généalogique : si tous les rois « descendent de Zeus », ils le font par les maillons d'une lignée héroïque, thème dont se sont servis les poètes hellénistiques, mais qui n'est pas étranger aux institutions (Satyros, JACOBY, *F. G. H.* 631 F 1, et *O. G. I. S.* 54) ; la *Victoire* célèbre précisément Héraclès (épisode du lion de Némée), ainsi que Io, deux héros de la lignée royale (38 générations de Io à Bérénice). Un aspect du problème de la divinisation personnelle, le catastérisme de la Boucle, s'éclaire sans doute par la divinité généalogique : la Boucle est définie dans un quadrilatère dont deux des repères sont le Lion (souvent celui de Némée) et la Vierge : celle-ci est aussi Isis, non sans rapport avec Io. Et, comme le rappelle MARINONE en reprenant les remarques de MERKELBACH, il y a probablement connotation d'Isis dans la *Rhamnusia Virgo* du vers 71. Ce qui enfin paraît consolider la relation entre divinité personnelle et divinité

généalogique, c'est la mention de la Couronne d'Ariane, qui fut placée au ciel par Dionysos (autre ancêtre des Lagides !) : or la Boucle est elle aussi placée au ciel pour qu'il n'y ait pas seulement cette Couronne d'Ariane, et elle l'est après le mariage royal, comme la Couronne le fut après les noces avec le dieu.

C'est surtout par l'extrême précision technique que l'étude de MARINONE devient indispensable pour apprécier le catastérisme et son contexte astronomique. Par une analyse scientifique rigoureuse, MARINONE apporte tous les éléments qui permettent de comprendre et d'interpréter la « découverte » de l'astronome Conon, et d'éclairer plusieurs passages du poème. Ses conclusions sur une date approximative (automne 245) sont tout à fait plausibles. Nous nous attacherons ici plus particulièrement à l'interprétation proposée des derniers vers, si discutés, du poème de Catulle, 89-94. MARINONE, en faisant l'économie de la plupart des corrections (il retient *tuam* en 91 et *ut iam* en 93), considère que la Boucle souhaiterait revenir à la tête de la reine ; *perche duplicare gli astri*? Réflexion faite entre parenthèses. Mais le souhait est impossible : Orion aurait son lever (*fulgeret*) à un moment proche de celui du Verseau (*proximus* avec valeur temporelle, transposant un ἄλ[λαξ] possible du texte de Callimaque, que nous ne possédons, très lacunaire, que par le *P. Oxy.*). La discussion est loin d'être close, comme MARINONE le reconnaît lui-même. Il faut en effet noter la très grande insistance sur le concept de constellation dans ces derniers vers, faisant écho au thème initial de la découverte de Conon et au thème central de l'*astrothesia* (vers 64), dans une composition englobée, typique du genre hymnique, et tout à fait callimachéenne. Ne faut-il donc pas garder *tuum* (*sidus*), et ne peut-on voir dans *Coma Regia* la désignation sous laquelle désormais la Boucle veut être honorée en tant que constellation reconnue : il y a probablement un rappel du vers 64 où le verbe *posuit* (traduisant vraisemblablement un ἔθηκε de Callimaque) renvoie, à travers l'imagerie mythique, au terme technique *astro-thesia* (exactement définition du tracé d'une constellation). En ce cas *novum sidus* pourrait être repris par *sidera cur iterent* (renouvellement d'une constellation?). mais on ne saurait écarter une ancienne interprétation humaniste d'après laquelle le verbe évoquerait les levers et couchers des constellations d'année en année (voir Properce, IV, 1, 82, *obliquae signa iterata rotae*). Enfin les vers 89 et 94, s'ils traduisent fidèlement l'original callimachéen, sont peut-être à comprendre dans une intertextualité, typiquement hellénistique, dont Aratos, *Phainomena*, 322-325, nous donne un des éléments : « si par une nuit claire. lorsqu'il (Orion) se déploie bien haut dans le firmament, on n'arrête pas sur lui ses regards, qu'on n'espère pas après cela contempler dans le ciel (οὐρανὸν εἰσανιδὼν, voir Catulle, *tuens... sidera*) d'autres constellations plus remarquables (traduction Jean MARTIN). » Autre remarque : l'imitateur le plus constant de Callimaque, Nonnos, emploie l'expression ἀρμένος Ὑδροχοῆι (*Dionysiaca*, 23, 315), que traduirait assez bien *proximus Hydrochoi*, avec le sens local. Callimaque n'aurait-il pas employé cette expression (les traces du *P. Oxy.* ne le confirmeraient pas, mais c'est sur ce passage notre seul document ; une autre leçon n'est pas impossible, voir la divergence des pa-

pyrus pour le vers 54)? L'idée de la fin du passage pourrait être la suivante : la *Coma Regia* doit être associée au culte de Vénus (Aphrodite-Arsinoé et aussi astre) en tant que constellation, repère céleste : sinon, pourquoi remarquer d'autres constellations, et pourquoi ne pas placer Orion, le repère par excellence en raison de son éclat, ailleurs qu'il n'est? Il est du reste curieux que cette place impossible d'Orion près du Verseau le mettrait à michemin de la distance qui le sépare du Scorpion sur le cercle zodiacal : or (c'est justement la légende de son catastérisme) Orion fuit perpétuellement le Scorpion. Ne pas reconnaître la *Coma* et tout le processus religieux de son *astrothesia*, avec les pratiques cultuelles qui en découlent, c'est ne pas reconnaître le système tout à la fois mythique et astronomique de l'univers. Il est probable que l'idée de culte, et d'un culte nouveau à développer, est liée à l'idée de constellation nouvelle. En ce cas, *utinam* du vers 93 serait à conserver, et *sidera cur iterent* ferait bien référence au mouvement régulier des étoiles. Et l'on revient ainsi à la difficulté majeure du passage, qui conditionne tout le reste, l'étrange *vestris* du vers 91, pour lequel on se résigne à adopter la conjecture brillante de LACHMANN, *siris* ; mais c'est une conjecture, et l'on voit à quel point elle détermine des divergences d'interprétation du contexte, qui vont même jusqu'à de nouvelles conjectures.

Là où le texte, moins lacunaire, de Callimaque permet la comparaison, MARINONE en tire le meilleur parti (ainsi pour les vers 54 et 74, avec le *qui* des manuscrits à conserver ; l'interprétation du passage est excellente). Son étude ne néglige pas non plus l'aspect proprement littéraire de l'œuvre, en particulier à propos du thème de la *concordia* amoureuse et conjugale, et il est remarquable que Catulle ait trouvé chez le poète hellénistique un des thèmes auxquels il tenait le plus. Un appendice est ajouté sur la métrique du poème, très détaillé, ce qu'on apprécie d'autant plus qu'il n'existe pas encore de vaste analyse systématique du pentamètre dactylique.

Claude MEILLIER.

G. M. PAUL, *A historical commentary on Sallust's Bellum Iugurthinum* (ARCA, 13) : Liverpool, Francis Cairns, 1984, XXVI-276 pages in-8°.

Le titre de ce livre en indique le but et les limites : G. M. PAUL vise à un commentaire uniquement historique de la monographie de Salluste. Il veut aider à la compréhension et à l'interprétation historiques de l'ouvrage en faisant une synthèse des résultats de la recherche moderne, qui sont particulièrement nombreux et importants, en effet. Pour le texte, il se réfère à la troisième édition de A. KURFESS (Leipzig, Teubner, 1957, réimpr. en 1976 et 1981), dont il se contente de discuter quelques éléments. Il laisse en principe de côté les aspects littéraires, linguistiques et stylistiques pour lesquels il renvoie au travail de E. KOESTERMANN (Heidelberg, 1971), le seul autre commentaire scientifique récent dont nous disposions.

Ces limites étant admises, on peut constater que l'ouvrage de G. M. PAUL est d'excellente qualité. Les problèmes chronologiques, géographiques (par exemple localisation de Thirmida, p. 48, de Cirta, p. 80, de Zama, p. 156) sont traités avec beaucoup de précision et un grand luxe d'indications bibliographiques ; il en tire la conclusion, déjà fréquemment faite, il est vrai, que

Salluste montre peu d'intérêt pour ce genre de question. Il s'attache également aux problèmes juridiques (par exemple p. 59 pour 14, 7) ; on note encore des renseignements détaillés sur la succession de Masinissa (p. 26 sq.), sur la famille royale de Numidie et sur ses relations avec les Scipions (p. 34-35), sur l'effectif des légions (p. 218), sur les divers aspects de la vie politique romaine à cette époque. Il apporte notamment une grande attention aux problèmes de la terminologie, soulignant la valeur de termes comme *nobilitas*, *optumates*, *factio*, *amicitia*, *gratia*, etc. ; on relève également, p. 124, un important commentaire sur *metus hostilis*. Sa conception des idées politiques de Salluste me paraît tout à fait juste : il s'oppose à l'idée que celui-ci serait totalement hostile aux *nobiles* (p. 22) et refuse de voir en lui un *popularis* (par exemple p. 122 ; 130 ; 151 ; 155, etc., et p. 210 : « He is far from being an obvious democrat ») ; il dénote aussi chez lui, dans l'ensemble, de l'hostilité à l'égard de Marius. Particulièrement intéressant est son commentaire du chap. 41 et, notamment de la phrase du début, où, avec raison, il rejette dans *mos partium popularium et factionum* l'adjectif *popularium* comme étant interpolé ; je ne puis évidemment qu'approuver la traduction qu'il donne de cette expression, puisqu'elle reprend celle que j'ai moi-même proposée contre celle de A. Ernout et de quelques autres qui identifient à tort *factiones* avec le parti noble et *partes* avec les *populares*. En bien d'autres endroits, on doit louer la justesse et la finesse des traductions que présente l'auteur : par exemple lorsqu'il fait remarquer que, en 32, 5 (p. 104), dans *perculsa omni nobilitate*, il faut comprendre « *toute* la noblesse » et non pas seulement les *pauci* (Ernout : « à la grande consternation de la noblesse ») ; en 65, 5 (p. 177), je suis tout à fait convaincu par l'interprétation de *honestissuma suffragatione*, différente de la mienne propre ; en 86, 3 (p. 216), l'explication donnée de *boni* est très satisfaisante. En revanche, il me paraît impossible de suivre l'auteur lorsque, en 48, 3 (p. 148), dans *Sed ex eo medio quasi collis oriebatur*, il veut faire porter *quasi* sur *medio* (« à partir du milieu environ... ») et non sur *collis*, comme on le fait d'ordinaire.

Je me permettrai cependant d'émettre quelques réserves sur le parti pris de G. M. Paul. Est-il possible, légitime même, d'isoler comme il le fait un aspect du commentaire? Certes, il indique dans sa « Préface » (p. vii) qu'il traite tout de même des problèmes textuels, linguistiques et littéraires dans la mesure où ils intéressent l'interprétation historique et historiographique du texte. Et, de fait, il consacre un long commentaire au *prooemium* ; il apporte beaucoup d'attention à la question des sources, parmi lesquelles il souligne la part de P. Rutilius Rufus et, pour la dernière partie, des *Commentarii* de Sylla, alors que, sans les ignorer, il accorde un intérêt moins exclusif qu'on ne le fait d'ordinaire aux sources grecques ; plus exactement, il les situe dans un cadre plus général, celui de la rhétorique, dont il ne manque pas de souligner le rôle, dans les discours, bien sûr, mais aussi dans les portraits (par exemple p. 29), dans l'organisation des récits et le développement des descriptions de batailles (par exemple chap. 23 : aspects conventionnels du récit du siège de Cirta). Force est cependant de constater que le commentaire apparaît parfois bien léger par rapport à ce qu'on aurait pu, semble-t-il, en attendre et qu'il y a, de ce point de vue, de grandes inégalités entre les

passages : par exemple celui des chap. 51-52 (p. 151-152) fait moins d'une page ; un peu plus d'une page pour les chap. 70-72 (p. 185-186) ; sept pages sont consacrées au grand discours de Marius du chap. 85, un des passages essentiels de la monographie, comme le constate G.-M. PAUL lui-même, alors que le suivant, un des plus courts, a droit à trois pages. Il me paraît en particulier fâcheux que ce choix conduise à laisser de côté des observations stylistiques sur des éléments importants du texte. Pour ne donner qu'un exemple, en 63, 1 (p. 165), nous lisons une vague remarque sur la ligature *Per idem tempus*, employée à diverses reprises par Salluste, mais l'ouvrage de J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE, *L'expression narrative chez les historiens latins* (Paris, 1969), qui permet de préciser la valeur de cette locution chez notre historien n'est pas mentionné.

L'ouvrage est complété par une très riche bibliographie (environ 350 titres) et par deux courts appendices en forme de mises au point sur « Les raison de la prédominance de la brigue dans la narration de Salluste » et sur « La politique romaine en Numidie ». Il est illustré de deux cartes, l'une de l'Afrique du Nord à l'époque des événements narrés par Salluste, l'autre en deux parties, la première étant une carte des campagnes de Metellus, la deuxième, un plan de la bataille de Muthul. Il se termine sur cinq *indices* : des noms de personnes, des noms géographiques, des sujets (*rerum*), des *uerba notablia* latins et grecs.

Malgré les limites ci-dessus indiquées, le commentaire de G.-M. PAUL est un travail de tout premier ordre, qui rendra les plus grands services et constitue plus qu'un utile complément au commentaire antérieur de E. KOESTERMANN.

J. HELLEGOUARC'H.

François GUILLAUMONT, *Philosophe et augure. Recherches sur la théorie cicéronienne de la divination* (collection « Latomus », 184) : Bruxelles, Latomus, 1984, 214 pages in-8°.

A lui seul, le titre de ce livre était un programme. Mais par la richesse de son contenu, l'ouvrage va bien au-delà de ces promesses. F. GUILLAUMONT l'a conçu comme un travail préliminaire à l'étude globale du *De diuinatione*. Ce traité dont le livre II exprime une opposition fondamentale à la divination semble inconciliable avec le reste d'une œuvre où Cicéron professe sur le même sujet des idées beaucoup moins radicales. Pour mieux cerner ces divergences, l'auteur a donc entrepris d'analyser les témoignages, antérieurs à *Diu.*, qui, à des titres divers, se réfèrent à la divination.

La première partie de son enquête est consacrée au domaine de la rhétorique. *Partitiones oratoriae* et *Topica* y font la part belle, parmi les arguments extra-techniques, au « témoignage divin » constitué par les oracles, les auspices, etc. L'orateur l'utilise à quatre reprises devant le peuple et une fois devant le Sénat.

F. GUILLAUMONT étudie ensuite les rapports de la divination et de la politique à travers les traités philosophiques, les discours et la correspondance. Tous les témoignages produits y rendent un seul et même écho : le scepticisme répandu dans l'élite va de pair avec le crédit dont les auspices et la divination

jouissent auprès de la plèbe urbaine. Consacrées par le *mos*, ces techniques et ces rituels appartiennent à l'histoire de la cité dans laquelle ils doivent garder leur place. Indissociable de la superstition et des dangers qu'elle fait courir à l'État, la divination privée ne bénéficie pas de la même indulgence. Il est significatif que Cicéron n'y ait pas recouru pour son propre compte.

Bref, sans s'illusionner sur son efficacité, l'homme politique désireux de préserver la cohésion de la cité reste fidèle à la divination officielle. Reste pourtant une forme de divination qui appartient en propre à l'*optimus ciuis*, la *prouidentia* ou prospective se fondant sur une méthode rationnelle, mais qui laisse aux impondérables leur part dans toute prévision. Pour Cicéron déjà, « nul ne connaît ni le jour ni l'heure ».

La dernière partie du livre étudie les rapports entre divination et philosophie. L'auteur y suit la pensée du *De republica* au *De diuinatione* en passant par le *De natura deorum* et par le *De fato*. Celle-ci a évolué. Dans les années 50, elle ne se caractérise pas encore par un rejet absolu de la divination. Mais venue se greffer sur des influences de plus en plus agissantes, « une maturation intérieure » (p. 168) conduira Cicéron à une critique radicale en ce domaine.

La sûreté de l'information philologique (cf. les 30 pages d'index du vocabulaire de la divination) et la rigueur du raisonnement emportent le plus souvent l'adhésion du lecteur. Sur les questions controversées (et elles sont légion en matière d'*auspicia* et d'*auguria*), l'ouvrage fait le point avec clarté, mais le problème auspicial de l'année 163 (cf. p. 150, n. 45) se pose peut-être en des termes moins simples qu'il n'y paraît. D'autre part, l'absence de toute référence au *Römisches Staatsrecht* 1[3] et aux travaux de Valeton sur l'*obnuntiatio* peut surprendre. Il est de plus douteux que la référence au *casus armorum* (Cic., *Att.*, 15, 9, 2) soit à mettre au compte d'un humour sur la réalité duquel le contexte laisse planer des doutes. Ajoutons qu'il y avait plus à tirer du mémorable article de J. Bayet (*B. A. B.*, 41, 1955) que F. Guillaumont ne l'a fait. Enfin, le rôle joué dans l'entourage de Marius, de Sylla et, sans doute, de leurs successeurs par divers « spécialistes » de la mantique pouvait être mis en rapport avec la critique cicéronienne de la divination.

Telles quelles, les trois parties de ce livre n'en constituent pas moins de bons prolégomènes au travail attendu sur le *De diuinatione*.

Jean-Claude Richard.

Pierre Grimal, *Virgile ou la seconde naissance de Rome* (coll. « Biographies ») : Paris, Arthaud, 1985.

Inaugurant chez Arthaud la collection « Biographies », le *Virgile* de Pierre Grimal est un livre qui échappe sur bien des points, pour ne pas dire dans sa conception même, aux cadres qu'on serait tenté d'assigner à la biographie d'un poète, fût-il le plus grand de Rome. Le sous-titre, *La seconde naissance de Rome*, annonce l'esprit, l'intention et la véritable dimension d'un ouvrage où dominent pourtant résolument le nom et la personnalité de Virgile. L'originalité de la biographie vient en effet de ce qu'elle ne se referme pas sur les épisodes d'une vie, présentée d'ailleurs de façon extraordinairement vivante et profonde, sur le portrait (intérieur ; mais aussi physique : pp. 34 et 35)

d'un homme et sur l'évolution de son art. On voit au contraire, tout au long du livre, cette « vie de Virgile » s'élargir en un tableau d'un moment capital de l'histoire, dont elle se révélera l'introductrice par excellence, qu'elle explique et qu'elle illumine : la « seconde naissance de Rome ». Ce n'est pas seulement Virgile le poète qui nous est présenté, mais aussi Virgile témoin de son temps, et plus encore, artisan d'une Rome nouvelle, artisan de cette Rome parce que poète. Tout le livre procède de cette conviction fondamentale, reprise et développée à des degrés multiples, mais toujours liée à l'analyse de l'œuvre, suivant le principe énoncé dès la première page : l'essentiel pour qui s'attache à décrire l'histoire de la pensée et de la sensibilité de Virgile reste son œuvre. Depuis les années de formation jusqu'à la composition de l'*Énéide*, nous assistons au progrès d'une création poétique qui ne s'élaborera jamais indépendamment des événements et surtout des aspirations d'un monde en formation, non point tant pour les réfléchir que pour leur conférer, dans la beauté poétique, un poids spirituel décisif dans le « miracle » de la renaissance de Rome à la fin du premier siècle avant J.-C.

Cette présence du destin de Virgile dans le destin de Rome est affirmée dans l'*Introduction*, où l'auteur brosse comme un lointain mais sûr préliminaire à la sensibilité virgilienne un large tableau de la Cisalpine, terre natale du poète et creuset d'influences celtes, hellènes, étrusques et italiques.

On découvre de plus près cet homme enraciné dans la terre de Mantoue au premier chapitre, « Les années d'apprentissage », années décisives, préparant à une sagesse, à des aspirations et à un amour pour Rome qui s'exprimeront tout au long de l'œuvre, mais qu'on ne peut comprendre si on les dissocie de cet attachement de Virgile pour sa terre paternelle, de cette expérience vécue du rythme des travaux champêtres, de ce goût provincial pour la sérénité loin des événements inquiétants de Rome. On suit Virgile à Crémone, puis à Milan, poursuivant des études de « mathématiques » (sont expliqués à cette occasion *Buc.*, III, 41 et 42 ; *Georg.*, II, 475 ; *En.*, I, 742 et 743) et de médecine (des passages difficiles : *Georg.*, I, 84 à 93, et II, 217 à 223, s'éclairent si on les réfère aux théories d'Asclépiade de Pruse). Une autre influence intervient dans la formation de Virgile, celle de l'épicurisme, par l'intermédiaire de Siron et de Philodème de Gadara : ce dernier apprendra au futur poète que la sagesse peut être conciliée avec les Muses et lui communiquera sa foi en une monarchie mise en place par un « bon roi » ; double préparation à l'œuvre que nous connaissons. Il y a dans la « biographie » des échos sur la divinité de César ; on assiste au drame du partage des terres reflété par les *Bucoliques*, dont la particularité littéraire est analysée à la fin de ce premier chapitre.

Le deuxième chapitre, « Les années décisives », nous montre Virgile découvrant sa mission. Épisodes de la vie du poète et faits marquants de cette période tumultueuse de l'histoire s'entrecroisent et s'équilibrent harmonieusement dans l'ouvrage. L'activité d'Asinius Pollion depuis la mort de César, sa place dans les *Bucoliques* sont longuement évoquées. Pour pénétrer dans ce monde poétique où la convention recèle un symbolisme et des préoccupations morales qui en modifient, lentement et de l'intérieur, l'esthétique, on tirera un grand profit de l'étude des diverses *Églogues*, notamment de

l'analyse de la cinquième : l'auteur se penche sur sa « dimension métaphysique », insistant de façon inédite sur la « fluidité » du symbole de Daphnis. Ce même chapitre aborde la délicate question de la chronologie des *Bucoliques*, tant de fois débattue et pourtant capitale puisqu'elle regarde la formation de la personnalité littéraire de Virgile. L'auteur propose et justifie une nouvelle chronologie. A la fin du chapitre apparaît avec relief le personnage que ses idées politiques d'inspiration épicurienne, sa conception de la vie et de l'art, préparaient non point à « influencer » Virgile, mais à reconnaître en lui des certitudes et des goûts communs : Mécène.

Une fois rectifiées diverses vues erronées relatives au rôle de Mécène dans la composition des *Géorgiques*, l'auteur nous retrace au troisième chapitre, « Le temps de Mécène », les étapes de la composition du poème et les divers remaniements précédant la structure finale, en s'attachant à mettre en valeur des correspondances avec les événements de la vie politique et en dégageant l'évolution de la vie intérieure de Virgile au cours de ces sept ou huit années. De très belles formules mettent en lumière le projet de Virgile et de Mécène : non point idéaliser la vie rustique, mais la « glorifier ». On voit encore Virgile s'écarter de l'épicurisme orthodoxe (dont il conserve une conviction fondamentale : celle de la sympathie qui relie tous les êtres) et incliner, après le « miracle » d'Actium, vers une foi providentialiste.

Le quatrième chapitre nous introduit dans « le temps d'Auguste » ; c'est, pour Virgile, le temps de l'*Énéide*. Une nouvelle fois, l'auteur commence par exposer, dans toute son ampleur, le dessein du poète (composer une épopée qui, tout en expliquant la grandeur romaine, serait aussi révélation d'une philosophie du monde et d'une philosophie de l'histoire), puis évoque les recherches religieuses et philosophiques d'un Virgile conscient de devenir *uates*, prophète d'une vérité plus qu'humaine. Plusieurs pages sont consacrées aux sources, hellènes et italiques, de la légende d'Énée. L'originalité de ce chapitre et son intérêt pour le lecteur de l'*Énéide* tiennent au fait qu'il reprend le fil même des aventures d'Énée en les reliant à tout ce qui, dans le monde romain contemporain, peut jeter une lumière décisive sur les épisodes du poème et montrer la dimension préfigurative que Virgile a entendu donner à l'aventure d'Énée : faits institutionnels ; faits religieux (le voyage d'Énée, de Ségeste à Pallantée, n'annonce-t-il pas la déroulement de plusieurs mois du calendrier romain?) ; sensibilité romaine (notion de *furor*, de *pietas* ; rites de la guerre). Une fois de plus, Virgile apparaît comme un homme enraciné dans les réalités romaines. Le livre se clôt par une réflexion sur la place du Destin dans la pensée de Virgile et sur sa conception (complexe) de la causalité, de l'action divine et de la liberté humaine. Enfin, quelques pages sur les mânes et sur l' « âme » du monde (*mens*, *En.*, VI, 727) précèdent l'épilogue consacré aux derniers jours de Virgile et à sa destinée poétique.

Ouvrage de synthèse pour la richesse et la clarté de son contenu ; ouvrage critique où abondent les remarques inédites sur l'œuvre virgilienne, mais où l'on trouve aussi, judicieusement réfutées ou, au contraire, reprises et éclairées d'un jour nouveau, des vues traditionnelles (notamment sur l'*Appendix* ; on sent sur ce point quelque défiance pour l'hypercritique) ; fruit d'une longue expérience de Virgile, le livre de Pierre Grimal a le rare

mérite de présenter au lecteur cette « somme » de réflexions et de science avec une harmonie extrême : une lumineuse et vaste perspective se dessine, tout au long des quatre grands chapitres, dans un double registre, personnel et historique. A côté de l'itinéraire humain, intellectuel et poétique, de Virgile, retracé avec une infinie délicatesse et une très grande force évocatrice (le livre nous met réellement en face d'un homme !), nous avons une large et sûre vision des événements d'un temps marqué par de profondes aspirations. Et ce constant rappel du cours de l'histoire, loin de réduire l'image de Virgile et de faire de sa poésie l'écho d'une époque, intervient au contraire pour nous aider à comprendre la portée d'une œuvre qui a pesé dans le destin de Rome : car le lecteur découvre partout l'esquisse d'une Rome naissante ; mais, suprême hommage à Virgile, ce n'est qu'au travers de son œuvre poétique que Pierre GRIMAL a cru pouvoir nous mener au cœur de la réalité spirituelle d'une Italie renouvelée, « sereine, pure et forte ».

Lucien JANSEM.

M. CHOUET, *Virgile, l'Énéide. Traduction rythmée* : Genève, Alexandre Julien, 1984, 374 pages, avec douze hors textes de D. Bobillier.

Une traduction complète de l'*Énéide* tous les sept ans ! Telle est la moyenne, en langue française, depuis l'aïeule, celle d'Octavien de SAINT-GELAIS, en 1529. Hé bien ! notre temps n'est pas en reste, puisque, après la superbe édition de J. PERRET aux Belles Lettres dont le dernier tome est paru en 1980, voici que de Genève nous parvient le beau livre de M. CHOUET. Beau livre, d'abord, par l'impression et le papier, objet de poids et de qualité, qui sert dignement l'œuvre d'un latiniste dont on peut dire qu'il aura fait depuis de nombreuses années sa fréquentation quotidienne de Virgile. M. CHOUET est déjà l'auteur d'une traduction en vers des *Géorgiques* (chez le même éditeur, en 1979) et le présent livre est donné comme le fruit de vingt ans d'efforts. Aussi ce que l'on éprouve d'abord en tenant cet ouvrage en mains, c'est beaucoup d'admiration pour l'œuvre accomplie, pour ce qu'une pareille entreprise révèle de ferveur virgilienne.

Que penser de cette nouvelle rencontre de Virgile et de l'alexandrin? Elle relance la question toujours pendante des moyens dont notre langue dispose pour rendre l'hexamètre ; question insoluble, sans doute : lorsque l'alexandrin n'est pas là, on le regrette ; quand il a été choisi, il arrive qu'il déçoive un peu, qu'il paraisse limité, trop étroit pour rendre la souplesse et l'ampleur du vers latin. Naguère, d'intéressantes expériences ont été tentées pour dilater ces douze syllabes (J. PERRET, R. MARTIN). M. CHOUET a choisi de s'y tenir, mais il ne cherche pas à traduire vers à vers, et cela lui permet de ne rien omettre du texte latin et de satisfaire ainsi le spécialiste, tâche pourtant bien délicate. Car enfin le latiniste est pour cette sorte d'ouvrage un lecteur difficile, tenté d'éplucher les choses, de chicaner. Laissons là les chicanes pour énoncer l'impression générale : impression de qualité, de remarquable fidélité au texte, de précision et de correction, avec de beaux vers, d'une impeccable netteté, celle qui fait la gloire du Virgile classique. Et c'est peut-être cette qualité même, poussée à un très haut degré, qui trace les limites de l'interprétation. La clarté n'est qu'une part de la poésie de Virgile,

et la critique contemporaine s'attache à explorer les zones obscures de l'œuvre (cf., par exemple, J. THOMAS). Aussi ne ressent-on pas toujours la beauté spécifique qui naît de la langue poétique latine, si imprécise, lorsqu'elle est maniée par un maître de l'ambiguïté comme Virgile. Pour illustrer ces réserves, un seul exemple suffira :

« Ils allaient seuls dans l'ombre et la nuit solitaire. »

Le vers fameux, pour lequel Borgès a dit qu'il donnerait toute son œuvre, n'a-t-il rien perdu de sa beauté quand l'hypallage est atténué? Est-ce notre langue qui exige cette atténuation?

Les illustrations de B. Bobillier ont de la grâce, plus de grâce, peut-être, que de force. Mais on admire Énée qui porte son bouclier comme Atlas le monde.

Ph. HEUZÉ.

*Lectures médiévales de Virgile.* Actes du Colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982) : École française de Rome, Palais Farnèse, 1985, 443 pages.

La célébration du Bimillénaire de la mort de Virgile a été l'occasion privilégiée de reprendre les questions essentielles que posent l'œuvre du poète et la transmission de celle-ci. C'est ainsi que, dans le cadre de l'École française de Rome, une vingtaine de médiévistes, philologues et historiens, ont abordé sous différents angles (manuscrits, *exempla*, translations, utilisation littéraire, historique, philosophique, politique) la figure du Virgile médiéval. Cent ans après le grand ouvrage de Domenico COMPARETTI, *Virgilio nel Medio Evo*, une telle entreprise se justifiait pleinement. Elle a permis de préciser et d'affiner considérablement la vision que nous en avions, en écartant certaines idées toutes faites. Le titre *Lectures...* avertit que la connaissance ou l'image qu'a eue de Virgile le Moyen Age n'est pas une, mais multiple, différente selon les siècles, les lieux, les genres. P. GRIMAL souligne, dans ses conclusions, que ce fut « le colloque des surprises ». Virgile n'est pas, comme on le croyait, partout présent au Moyen Age. Certes, les manuscrits ont été sauvés par les copistes de la Renaissance carolingienne et la redécouverte de Virgile marque le renouveau des études (L. HOLTZ). Mais si, ensuite, Virgile s'impose à partir du XII^e^ siècle, il n'en est pas pour autant lu vraiment et ses « citations » ne doivent pas faire illusion (J. BERLIOZ). D'autre part, l'*Énéide* a connu une toute autre fortune que les *Bucoliques* et les *Géorgiques* (J. MONFRIN). Le roman médiéval, à l'exception d'*Eneas*, présente plutôt l'image de Virgile « magicien » qu'il ne tire parti de l'œuvre du poète (A. LIMENTANI). Les allusions des troubadours se rapportent au *Roman d'Eneas* plutôt qu'à l'*Énéide* (A. RONCAGLIA), etc. Mais la plus grande surprise est peut-être que l'idée d'un Virgile chrétien ne semble pas avoir été généralement admise, mais plutôt repoussée. Ainsi, les avatars de la 4^e^ *Églogue* montrent que le mérite prophétique va à la Sibylle plutôt qu'à Virgile (G. LOBRICHON). Enfin, cet éclatement de la figure virgilienne semble confirmé par les illustrations des manuscrits, où l'on ne distingue aucune tradition (J. COURCELLE).

On ne pouvait épuiser un sujet d'une telle envergure. J.-Y. TILLIETTE expose, dans sa Préface, son regret d'avoir dû exclure « le monument Dante », et les lecteurs ne manqueront pas de le regretter avec lui. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage se rapproche grandement du but que se sont fixé les auteurs : donner, par leur approche multiforme, une sorte de synthèse, qui contribue aux études virgiliennes et, au-delà, à l'histoire de la culture.

Andrée THILL.

Silvana ROCCA, *Etologia virgiliana* (Pubblicazioni dell'Istituto di filologia classica e medievale, nº 80) : Genova, Compagnia dei librai- Genova, 1983, 205 pages.

L'amour évident de Silvana ROCCA pour les animaux suscite la sympathie. On saura gré à l'auteur de multiplier les rapprochements entre conceptions antiques et modernes sur le comportement animal afin de mettre en évidence les continuités et les différences dans les analyses et leurs interprétations : bien des matériaux sont ainsi apportés en vue d'une étude sur l'éthologie selon les Anciens. Mais le but affirmé du livre étant l'*etologia virgiliana*, on regrettera de constater que les passages virgiliens sont avant tout l'occasion d'un entassement de fiches sur les sujets abordés par Virgile. L'érudition philosophique, qui suscite des pages intéressantes pour elles-mêmes, par exemple l'essai pour reconstituer la pensée de Posidonius sur les émotions animales (p. 58 sq.), ne va peut-être pas assez loin, si justement on la considère pour elle-même, et d'un autre côté elle écrase la part de la tradition littéraire dans ces vers sur les animaux, celle aussi du sens esthétique dont la formation doit beaucoup à la contemplation des œuvres d'art, celle de l'expérience paysanne directe ou connue à travers les livres, celle plus profondément de l'affectivité personnelle, d'une sensibilité qui peut devoir à un compagnonnage de vie, à une « amitié », à une tendresse à l'égard de certains animaux. Est-il absolument indispensable d'invoquer Aristote et son *De motu animalium* pour commenter les vers de la troisième *Georgique* où Virgile s'attache « à la représentation de l'animal en mouvement » en décrivant les poulains ou la *iuuenca* (cf. p. 81)?

L'*ordo rerum* qui suit la succession des œuvres virgiliennes en accordant 30 pages aux *Bucoliques*, trois chapitres aux *Géorgiques* soit plus de 100 pages, moins de 20 pages à l'*Énéide* n'a pas été propice ni à un exposé équilibré, ni surtout à un développement substantiel de la réflexion de Silvana ROCCA pour nous amener à mieux percevoir la sensibilité virgilienne vis-à-vis des animaux, à mieux connaître les expériences ou les lectures — surtout pythagoriciennes, varroniennes, semble-t-il — qui l'ont formée, alimentée et qui ont stimulé la pensée du poète. N'est-il pas dommage de passer hâtivement sur les vers 724 sq. de l'*Énéide*, VI (*spiritus intus alit... / mens agitat molem... / Inde hominum pecudumque genus uitaeque uolantum* : cf. p. 135, n. 33 et p. 137) surtout lorsque l'on tient à se poser comme l'auteur la question : « pour Virgile les animaux pensent-ils et raisonnent-ils comme les êtres humains? » (cf. p. 9), lorsque l'on s'efforce de saisir la nature de la parenté que Virgile a pu discerner entre l'homme et l'animal?

L'*Index locorum*, l'*index nominum* permettront au lecteur de trouver quelque utilité dans ce livre malheureusement confus, et auquel un mûrissement un peu plus long aurait pu conférer un réel intérêt sur un sujet difficile.

Antoinette NOVARA.

Walter WIMMEL, *Der tragische Dichter L. Varius Rufus : Zur Frage seines Augusteertums* (Mainz : Akademie der Wissenschaften und der Literatur, 5) : Wiesbaden, Steiner, 1981, 32 pages.

Estimant que la scène et, en particulier, la scène tragique a dû apparaître comme un des instruments possibles de l'idéologie du principat, Walter WIMMEL s'interroge sur la place du *Thyeste* de Varius dans la littérature augustéenne.

C'est poser le problème de la reconstruction du texte : Eckard LEFÈVRE avait procédé, en 1976, à une reconstitution de la tragédie, en proposant deux hypothèses : le sujet de la pièce aurait été centré non pas, comme on l'avait admis jusque-là, par analogie avec Sénèque, sur la *cena Thyestea*, mais sur l'inceste de Thyeste avec sa fille, Pélopia, sur la naissance d'Égisthe et sur le meurtre d'Atrée par son neveu ; et la tragédie serait à interpréter à la lumière des événements récents : exaltant, à travers la figure d'Égisthe, celle d'Auguste, sauveur du peuple romain, elle aurait été représentée, pour la première fois, aux jeux d'Actium, en 29, en qualité de spectacle officiel.

Walter WIMMEL examine le bien-fondé d'une telle théorie, en étudiant successivement des fragments attribués à Varius par Charisius, un fragment du *Thyeste* conservé par Quintilien, l'*Ode*, I, 6, d'Horace et les commentaires du Pseudo-Acron, des scholies sur les soi-disant meurtre et vol perpétrés par Varius sur la personne de Cassius Parmensis, les implications politiques des thèmes du cannibalisme et de l'inceste, qu'il envisage en rapport avec l'entreprise de rénovation morale décidée par Auguste et des passages du *Thyeste* de Sénèque qui semblent faire allusion aux guerres civiles et dont l'origine est sans doute le texte de Varius. Après avoir, lui aussi, abordé, au terme de ces observations conduites avec finesse et rigueur, la question de la date et des circonstances de la première représentation, Walter WIMMEL conclut que la thèse d'Eckard LEFÈVRE est irrecevable, puis se livre à une série de spéculations, souvent très suggestives, sur ce que l'on sait de l'œuvre de Varius (c'est-à-dire, outre le *Thyeste*, le *De morte* et un panégyrique à la gloire d'Auguste et d'Agrippa), qu'il tente de replacer dans le mouvement culturel des premières années du pouvoir d'Octave, en s'efforçant d'en saisir à la fois la spécificité et les limites.

Jacqueline FABRE.

*Dall'epigramma ellenistico all'elegia romana*, Atti del convegno della Società italiana per lo studio dell'antichità classica (Napoli, 27 novembre 1981), a cura di Enrico FLORES : Napoli, Giannini editore, 1984, 130 pages. L'ouvrage se compose de trois communications, suivies d'une table ronde présidée par F. DELLA CORTE.

Dans *Stilo ellenistico-romano e nascita dell'epigramma a Roma*, J. Van SICKLE analyse les distiques élégiaques découverts à Qaṣr Ibrîm en Nubie,

qu'il attribue, lui aussi, à Gallus, et s'élève contre la thèse de D. O. Ross Jr., pour qui l'épigramme romaine se caractérise par un aspect naturel et non élaboré, en mettant en évidence l'existence d'éléments stylistiques communs aux épigrammes et aux élégies tant hellénistiques que latines.

Dans *Motivi epigrammatici ellenistici nell'elegia romana*, G. GIANGRANDE définit l'élégie romaine comme une mosaïque de *topoi* hellénistiques, assemblés selon certaines règles : l'*oppositio in imitando*, l'*imitatio cum uariatione*, la *contaminatio* des genres littéraires, et montre comment, dans l'élégie II, I, Tibulle insère des motifs érotiques alexandrins, issus non seulement des épigrammes mais aussi de la poésie bucolique et élégiaque, dans un cadre conforme aux vues moralisatrices du régime : la célébration de l'amour conjugal.

Dans *Religione e nazionalismo nell'epigramma ellenistico e nell'elegia romana*, F. CAIRNS, après avoir étudié trois épigrammes de l'*Anthologie Palatine* et souligné l'attention particulière portée par les auteurs grecs aux dieux et aux cultes locaux, met l'accent sur l'existence d'une tendance similaire chez les élégiaques latins, qui présentent les mêmes développements nationalistes et apparaissent ainsi en accord avec les orientations de l'idéologie augustéenne.

Après ces exposés, qui ont le mérite de viser à une appréhension historique et culturelle des points de filiation entre épigramme hellénistique et élégie romaine, on trouve, rapportée dans la table ronde, une discussion fort intéressante, où sont abordés divers problèmes, dont les modalités des analyses linguistiques utilisant les ordinateurs, les rapports entre élégie grecque et élégie romaine, la position de Properce face à l'idéologie du régime.

Jacqueline FABRE.

Mario LABATE, *L'arte di farsi amare, Modelli culturali e progetto didascalico nell'elegia ovidiana* (Biblioteca di « Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici », vol. 2) : Pisa, Giardini, 1984, 232 pages, deux *indices*.

*L'arte di farsi amare* est le deuxième volume de la Biblioteca di « Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici ». Cette collection s'inscrit dans la lignée de la revue du même nom, fondée en 1978, qui se propose de prendre en compte les divers champs de la recherche moderne et d'être un espace de rencontre méthodologique où soient accueillies des techniques d'analyse aussi bien littéraires qu'anthropologiques ou linguistiques.

L'étude de Mario LABATE porte sur la poétique mise en œuvre dans l'élégie ovidienne.

La première partie est intitulée *Poetica ovidiana dell'elegia : la retorica della città*. La thèse de l'auteur est que l'entreprise ovidienne vise à recomposer les éléments du genre élégiaque pour en faire un instrument propre à interpréter une société et une culture qu'Ovide perçoit comme profondément différentes de celles de la génération précédente. L'élégie, en effet, bien qu'originellement liée à la cité, naît d'une pratique littéraire qui refuse le modèle du soldat-citoyen au nom d'une nouvelle conception de l'amour, vécu comme une expérience existentielle à la fois totalisante et exclusive. Contrairement

à ses prédécesseurs, Ovide proclame son adhésion à la civilisation : c'est dans la littérature alexandrine et dans l'attention particulière qu'elle témoigne aux réalités de la cité, à ses monuments, à ses fêtes, qu'il trouve les matériaux à travers lesquels procéder à une autre élaboration de l'élégie. Choisissant de rapprocher deux domaines opposés, la sphère de l'État, des institutions, du *mos maiorum* et celle de la frivolité, de l'opulence et des divertissements urbains, Ovide tente la voie risquée de l'oxymore et unit ainsi « vie » romaine et « vie » grecque. Le but poursuivi n'est pas la destruction des valeurs morales, mais la construction d'une « rhétorique des contenus » qui permette la coexistence des grandes et des petites choses et admette dans la louange un badinage qui ne doive rien aux antiphrases de l'ironie.

Dans une deuxième partie, *Amore e società : la riconciliazione dell'elegia*, Mario Labate montre que l'élégie ovidienne est le lieu où s'exerce toute une « rhétorique de la contiguïté » qui a pour projet de rapprocher les thèmes de la vie amoureuse, voire libertine, de ceux de la propagande augustéenne et, de manière plus générale, de l'idéologie qui constitue le fondement traditionnel de la *ciuitas romana*. Ainsi, *L'art d'aimer* dénonce la coupable complaisance dont parfois le mari fait preuve dans les aventures galantes, comme une perversion compromettant autant le code élégiaque que le code social, objet des préoccupations du prince qui, en ces matières, modifia la législation. Les lieux et les monuments de Rome sont, de la même façon, à la fois le symbole de l'évergétisme auquel se livre le régime et l'occasion pour l'amant de déployer toutes les ressources de l'art de la séduction. La conclusion des subtiles observations de Mario Labate, dont nous n'avons donné qu'un aperçu, est que la morale de l'Éros ne se présente pas comme inconciliable avec le *mos maiorum*, mais entretient avec lui un rapport complexe et ambigu où se contrebalancent anticonformisme et assentiment : toute opposition aux règles du *mos maiorum* est compensée par une confirmation, à un autre degré, de la morale traditionnelle. L'érotique ovidienne insiste, de ce fait, sur le caractère spécifique de l'expérience amoureuse, mais aussi sur les points de convergence existant entre l'amour, qui n'est plus considéré comme de l'ordre de l'absolu, et la totalité de la vie civile.

La troisième partie, intitulée *Scienza morale e didascalica galante*, est consacrée à un examen des motifs communs aux systèmes de valeurs qui régissent respectivement le monde de l'amour et l'ensemble des relations sociales ; l'investigation est conduite à tous les niveaux du discours didactique, aussi bien celui des contenus idéologiques que celui de la mouvance littéraire dans laquelle il se situe (Mario Labate met, par exemple, en évidence, de façon magistrale, tout ce qu'Ovide doit à Lucrèce et à Cicéron). Deux modèles, selon lui, gouvernent le domaine amoureux, celui de la *dolcezza*, ce qu'il appelle *virtù associative* : le choix de la conciliation, l'affabilité, le désir de plaire... et celui de la *flessibilità*, le *decorum*, autrement dit, la capacité d'harmoniser, après évaluation et dans un dessein d'efficacité, comportements et réalité. Cette utilisation de matériaux préexistants et disparates est fondamentale : elle est le signe de la volonté d'intégration culturelle qui, estime l'auteur, est un trait distinctif de l'élégie ovidienne.

Mario Labate termine son essai en étudiant, sous le titre *Amore e adu-*

*lazione*, les différents modèles culturels en rapport avec l'*arte di farsi amare* : l'amant, l'ami (principalement chez Horace), le client, le flatteur et il souligne la profonde homogénéité que l'on peut déceler entre la servitude amoureuse, le *servitium amoris*, et les aspects que revêt la vie dans la société de cour qui s'instaure avec le principat. Il indique enfin, en conclusion, que, si l'amant est parfois mis en relation avec des figures habituellement discréditées, ce qui semble en contradiction avec la recherche d'insertion sociale qui marque la poésie ovidienne, c'est que les limites assignées à l'espace de l'enseignement amoureux permettent de suspendre, dans son cadre, l'application des règles de la morale ; mais, note-t-il, il faut aussi se souvenir que des pratiques similaires caractérisent également l'un des moments essentiels de la vie de la cité, la compétition électorale.

Dans un style auquel on peut reprocher une propension aux formulations compliquées, même s'il est souvent inhérent à l'expression de la pensée, Mario Labate propose ici, en la fondant, d'une manière qui nous paraît très convaincante, sur une série de fines analyses de détail, une théorie extrêmement séduisante de l'élégie ovidienne, envisagée dans les rapports complexes qu'elle a avec la tradition littéraire et l'idéologie augustéenne.

Jacqueline Fabre.

Giovanni Cipriani, *L'epifania di Annibale, Saggio introduttivo a Livio*, « *Annales* », XXXI, Bari, Adriatice Editrice, 1984.

Trois chapitres de 128 pages constituent un commentaire intéressant et parfois fort original de quelques points particuliers du récit livien au livre 21, à savoir le serment (Tite-Live, 21, 1-2, 3 ; livre 35, 19) et le songe (*ibid.*, 21, 21, 9-10 ; 22, 5-9) d'Hannibal, ainsi que l' « aristie » des Sagontins (*ibid.*, 21, 7-9, 2) et la « harangue » d'Hannon (*ibid.*, 9, 3-11, 2). L'épisode du serment qu'Hannibal prêta, en présence de son père, dans son extrême jeunesse, ne fut sans doute connu à Rome qu'à la suite de la révélation faite par Hannibal lui-même au roi Antiochus III de Syrie, entre 196 et 193, soit peu avant qu'éclatât la guerre entre ce dernier et Rome. Alors que Polybe précise d'emblée (3, 11) la date tardive à laquelle Hannibal dévoila les faits et que Justin, 31, 4-5 ne souffle mot de l'épisode, Tite-Live le mentionne dès les premières lignes de la 3e décade, sans laisser entendre en quoi que ce soit la vraie chronologie, moins encore qu'il en ferait à nouveau le récit à la date réelle où le serment s'insérait (35, 19 = année 193). C'est que l'historien veut dès l'origine mettre en exergue la haine d'Hannibal contre Rome et suggérer qu'elle constituait la vraie cause de la guerre (pour Polybe, au contraire, le meneur de jeu, en l'occurrence, est Hamilacar, Hannibal faisant figure de simple exécutant). Pour G. Cipriani, cette façon de détacher l'épisode en tête du livre 21 est symbolique, doit être mise en rapport avec la mention du songe (21, 22, 6) — les deux récits commencent par *fama est* — et relève des procédés épiques. Avant même d'avoir franchi l'Èbre, le personnage d'Hannibal est, chez Tite-Live, nimbé d'une *aura*, être mythique et prédestiné, héros « actif » dès sa première apparition. La scène du serment corres-

pond ici à un rite d'initiation (présence de l'autel) et de transmission du pouvoir.

Moins riche et moins original, le deuxième chapitre (Sagonte) n'en contient pas moins de bonnes analyses. Tite-Live s'attache à faire ressortir, dans son récit du siège, la honte et la gêne de Rome, en même temps que le manque de préparation du sénat. Bonne étude des pauses et du « suspense », de l'utilisation des temps et des *topoi* : défense des lieux, éloge du vaincu auquel va toute la sympathie de l'auteur — et du lecteur —, ἐκφράσεις (la phalarique). Quant à la harangue d'Hannon (p. 58 sq.), toute fictive qu'elle soit, elle vise à montrer (et à faire dire par un Carthaginois) que le bon droit est du côté de Rome. Le fait que personne ne daigne répondre à l'orateur souligne l'isolement tragique de celui-ci ; à moins qu'Hannon n'incarne un prophète qui vaticine et annonce la troisième guerre punique? Présentation — un peu longue et lourde — d'Hannibal, tel qu'il apparaît dans le songe, comme une furie dévastatrice ; bons rapprochements avec le personnage d'Antoine dans les *Philippiques* (rapprochements d'ailleurs établis par Cicéron lui-même).

Le troisième et dernier chapitre, consacré surtout au songe d'Hannibal, abonde en notations fines et justes. Curieux qu'Hannibal, si peu craintif chez Tite-Live, ait besoin de l'appui des dieux, à moins que ne soit suggérée quelque inspiration diabolique. Malédiction contre Carthage? Atmosphère quelque peu irréelle (peu livienne, ajouterons-nous) dans laquelle baigne l'exposé. Que le songe ait lieu près de l'Èbre, c'est-à-dire de la « frontière », implique-t-il qu'à partir de ce moment Hannibal figure l'Ennemi? Songe étonnant où aucun message n'est reçu : a-t-il pour but de montrer une correspondance entre les visions et les désirs du dormeur (effet de dramatisation)? Bonnes comparaisons (p. 114 sq.) avec les versions silienne (3, 163-165) — beaucoup moins flatteuse pour Hannibal — et surtout cicéronienne du songe.

L'étude se termine par une analyse des divergences d'interprétation du songe chez les modernes : création de la propagande pro-carthaginoise? Songe trompeur (Hannibal n'est que l'exécutant d'une volonté toute passagère des dieux de punir Rome)? Songe sans conclusion surtout ! Parce que, de toute façon, Rome devait triompher? Pour suggérer qu'Hannibal n'est qu'un destructeur? Les regards que, malgré l'interdit, il jette derrière lui, présagent-ils ceux qu'il jettera sur l'Italie, à l'heure de son rappel par Carthage?

Tout au plus peut-on reprocher à l'auteur quelques longueurs (p. 64 sq. ; 79-83) et un ou deux « coups de pouce » aux textes (p. 214 : Cipriani semble ne pas tenir compte de *uidebatur* chez Silius, 3, 183 — mot qui a pour effet de relativiser l'appui offert par Mercure ; p. 117 : l'auteur « interprète » le texte de Cicéron ; le dieu ne dit pas à Hannibal de « ne pas se préoccuper du futur »). Broutilles que tout cela. Un travail remarquable. Une étude toujours suggestive, parfois passionnante, sur des textes très connus et dont le sens pouvait paraître — à tort — définitivement acquis et la portée délimitée par une sorte de consensus tacite.

P. Jal.

F. Rodriguez Adrados, *Historia de la fábula greco-latina* (II). *La fábula en época imperial romana y medieval* : Madrid, Editorial de la Universidad Complutense, 1985, 652 pages.

Le premier tome a paru (en deux volumes) en 1979, avec le titre : *Introducción y de los or genes a la edad helenística.* Un troisième et dernier tome offrira des *indices* de toutes les fables antiques et médiévales, avec chaque fois le schéma, l'indication du nombre de versions, les principales variantes. F. R. Adrados a aussi consacré à la Fable de nombreux articles, souvent récents, publiés (ou sur le point de l'être) dans *Emerita*, dans des Mélanges, dans les *Entretiens* de la Fondation Hardt.

A lui seul le tome II couvre un domaine plus vaste que les ouvrages dont nous disposions jusqu'à présent, c'est-à-dire *Les fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Age* de L. Hervieux (Paris, Firmin-Didot, 1893-1899, cinq tomes ; réimpr. New York, B. Franklin, 1964), et *La fable antique* de M. Nøjgaard (t. I : *La fable grecque avant Phèdre*, Copenhague, A. Busck, 1964 ; t. II : *Les grands fabulistes*, 1967).

A l'époque impériale la Fable est en effet représentée par les quatre recueils de Phèdre, de Babrios, d'Aphthonios, d'Avianus, mais aussi par l'*Augustana*, ici datée du IVe-Ve siècle, et par de petites collections comme celles du papyrus Ryland 493, du Pseudo-Dosithée, des Tablettes d'Assendelft. Pour le Moyen Age byzantin et occidental nous disposons notamment des recueils de fables syriaques, des collections dites *Vindobonensis*, *Accursiana* et *Bodleiana*, des quatrains du moine Ignatios, du recueil de Romulus, des collections dérivées d'Avianus ; s'ajoutent évidemment les œuvres d'inspiration plus libre, comme par exemple les épopées animales de l'*Ecbasis Captiui* et de l'*Ysengrimus*, qui sont, pour une part, d'origine « ésopique ».

F. R. Adrados indique clairement le but de sa recherche : *reconstruire* l'Histoire de la Fable. Pour cela il ne se contente pas d'opposer telle collection à telle ou telle autre, comme on l'avait fait avant lui ; *chaque* fable de la collection considérée est confrontée avec *toutes* les autres versions (il peut y en avoir plus d'une dizaine). La comparaison porte sur le fond et sur la forme. Mais le « fil d'Ariane » ce sont les vers ou fragments de vers qu'offrent assez souvent les versions en prose grecque (d'époque impériale ou byzantine). Ces vestiges sont en effet précieux : le recueil de Démétrios de Phalère, dont les fables étaient en prose, a été versifié (et augmenté) au cours du IIIe siècle avant J.-C., sans doute par les Cyniques ; F. R. Adrados l'a montré dans le tome I en s'appuyant à la fois sur la prosodie, sur la métrique, et sur l'idéologie reflétée par certaines formules.

Les conclusions sont très complexes (toutes les sources sont mixtes), mais ne sont pas confuses (il est par exemple possible, à partir du IIe siècle avant J.-C., de distinguer deux branches principales). Ce travail, riche et tout à fait remarquable, servira désormais de point de départ à tous ceux qui tenteront des éditions ou des études littéraires. Mais nous souhaitons aussi souligner qu'il éclaire le genre de façon forte et neuve. Les collections étaient utilisées pour être réécrites *copiose* ou *compendiose*, mises en prose ou versifiées, augmentées ou réduites, contaminées, traduites, etc. Finale-

ment, les multiples transformations subies au Moyen Âge par le recueil d'Avianus ne sont que la continuation d'une Histoire qui a commencé au IIIe siècle avant J.-C., lorsque les Cyniques ont eu entre les mains le recueil de Démétrios.

Françoise GAIDE.

Maria BELLINCIONI, *Potere ed etica in Seneca* (Antichità classica e cristiana, 25) : Paideia editrice, Brescia, 1984, un vol. in-8° de 147 pages.

Mme BELLINCIONI, dont on connaît les études sur Cicéron et sur Sénèque (notamment un *Commentaire* aux *Lettres à Lucilius*, 94 et 95), réfléchit aujourd'hui sur le *De clementia*, dont elle montre, avec évidence, qu'il forme une trilogie avec le *De ira* et le *De beneficiis*. Elle insiste, à juste titre, sur le caractère politique (au sens le plus large) de ces trois ouvrages, qui envisagent trois aspects de la vie sociale et constituent comme trois degrés d'une même méditation sur le problème du mal.

Partant du *De clementia* et du « malheur du tyran », elle analyse l'image du miroir : le prince et ses sujets sont, réciproquement, leur reflet. La méchanceté du prince entraîne celle des sujets. Inversement, la « bonté » du premier est récompensée, d'une manière en quelque sorte automatique, par celle des seconds, résultat de l'affection qu'ils éprouvent. Il s'agit moins alors des résultats matériels de cette « bonté » — qui appartiennent à l'ordre des indifférents — que d'une attitude mentale et spirituelle. Le roi, en effet, ne saurait être, ordinairement, victime de ses sujets ; il est, comme les divinités, hors de prise.

Puis on en vient à la colère, qui a pour caractère la volonté de nuire. Cette volonté de nuire, propre au prince (au « mauvais » prince), entraînera des réactions en chaîne dans tout le corps social. Il appartiendra donc au prince d'opposer à sa propre tentation la volonté ferme de « ne pas nuire », c'est-à-dire de dominer sa colère. Il découvrira alors la *clementia*, dont le premier aspect sera la volonté de se montrer avare du sang humain.

Mme BELLINCIONI reconnaît dans la *clementia* une notion essentiellement romaine, aux implications juridiques et politiques ; elle montre (ou plutôt rappelle) le rôle joué par le *clementia Caesaris* dans la formation de l'idéologie impériale. Ce qui implique que le traité de Sénèque n'est pas, fondamentalement, issu d'une conception stoïcienne, mais bien de l'expérience romaine. Des pages intéressantes montrent que, la peine n'étant pas fixée par la loi, mais dépendant de l'appréciation du juge, la *clementia* n'était pas, comme l'affirmaient les stoïciens, une défaite de la justice, mais son application même.

Partant de cette idée « romaine », Sénèque va intégrer à la notion de *clementia* des éléments nouveaux, qui l'enrichiront. C'est dans le *De beneficiis* que sa pensée révèle toute sa portée. Dépassant délibérément toutes les applications pratiques du « bienfait » (qui appartiennent à l'ordre des indifférents), la *clementia* devient une *actio recta* ; elle émane de l'âme transfigurée, et pour reprendre les termes mêmes dont use Mme BELLINCIONI, elle « crée un état d'âme d'où jaillit naturellement le Bien ». Et ainsi elle retrouve la nature même des dieux.

On mesure la richesse de ce livre, qui nous montre en Sénèque un philosophe poursuivant sa réflexion non point à partir de sources livresques, et (comme on le dit parfois) recouvrant de mots et de *sententiae* un contenu emprunté, mais élaborant, à partir de sa propre expérience politique et sociale, une doctrine qui conserve, certes, les cadres et les catégories du stoïcisme mais leur enlève, en même temps, leur caractère figé et leur donne une vie et une justification nouvelles. On aperçoit aussi que le stoïcisme panétien et cicéronien, avec son insistance ramenée sur les *officia*, est dépassé, au profit d'un stoïcisme soucieux des implications spirituelles de la doctrine plus que des *praecepta*. Mme Bellincioni nous invite à cette découverte du plus haut Sénèque et nous aide à la mener à bien.

Pierre Grimal.

François-Régis Chaumartin, *Le « De beneficiis » de Sénèque, sa signification philosophique, politique et sociale*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, 390 pages.

Le *De beneficiis* de Sénèque (F.-R. Chaumartin en conviendra sans doute) est peut-être, parmi les œuvres des Anciens, l'une de celles qui ont le plus vieilli : ces considérations sur l'art de donner et de recevoir, sur la bienfaisance et l'ingratitude, étirent au long de sept livres une casuistique concernant une société révolue et visant essentiellement les rapports entre clients et patrons, entre maîtres et esclaves. Reste la valeur de son témoignage sur la cité antique et sur les sentiments de l'auteur face aux mœurs de son époque. Mais, plus subtilement, le *De beneficiis* doit aussi refléter l'attitude de Sénèque à l'égard du prince et du principat en général, au temps où ses relations avec Néron tournaient au drame. Ce traité enfin est l'héritier d'une longue tradition philosophique, stoïcienne en particulier, car la philanthropie, l'échange de bienfaits, l'engagement social constituent, aux yeux d'un Stoïcien, le premier des devoirs. Tels sont les principaux centres d'intérêt autour desquels toute étude du *De beneficiis* ne peut manquer de graviter. Il en est ainsi de celle de F.-R. Chaumartin.

Après avoir, en guise d'introduction, résumé le contenu du traité, F.-R. Chaumartin s'attaque, dans une première partie, au difficile problème des sources, passant au crible les travaux de ses prédécesseurs, réhabilitant dans une certaine mesure cette *Quellenforschung* tant décriée malgré ses mérites, ruinant en revanche la thèse de M. Giusta qui décidément fait bien peu d'adeptes. La seule véritable source du *De beneficiis* est Hécaton et probablement un *Peri Kharitos* de ce philosophe. Interviennent très accessoirement Chrysippe, Posidonius (plutôt que Panétius) et, pour le livre VII, l'enseignement oral de Démétrius le Cynique. Notons au passage que F.-R. Chaumartin a grandement raison de réagir contre la tendance à faire des représentants du Moyen-Portique de francs dissidents par rapport au stoïcisme traditionnel.

Après le problème des sources, celui de la datation du traité : F.-R. Chaumartin lui consacre la première moitié de sa seconde partie (*Sénèque et le principat*). Le *De beneficiis* a-t-il été écrit à l'intention de Néron quand celui-ci était encore susceptible d'amendement? Ou à l'heure de la complète désillusion pour le philosophe et de sa retraite définitive? Contrairement à bon

nombre de critiques F.-R. Chaumartin opte pour la première hypothèse et fait remonter la rédaction du traité aux années 60-61, fort surtout de sa conviction que les audaces compromettantes du texte ne peuvent vraisemblablement dater des tout derniers mois de la vie de Sénèque. Mais les références apportées à l'appui de cette conviction (*Lettre à Lucilius*, 81, notamment) suffisent-elles à lever le doute?

Vient ensuite, dans l'ouvrage de F.-R. Chaumartin, un historique de la conception stoïcienne du pouvoir depuis les origines.

Dans la troisième partie, intitulée *Divers aspects d'un combat politique et social*, l'auteur, prenant une nouvelle fois du recul par rapport au *De beneficiis* et à Sénèque, nous offre une étude de l'institution de la clientèle à la lumière de travaux déjà existants sur cette question. Une courte digression sur le rôle et la méthode de la parénèse philosophique débouche sur l'analyse du *De beneficiis* de ce nouveau point de vue et sur le réquisitoire de Sénèque contre les mœurs du temps et la conduite du prince.

On eût aimé que la conclusion, au lieu de revenir sur la dette de Sénèque envers Hécaton, répondît aux promesses de son titre (*L'humanité de Sénèque*), d'autant que le sentiment de noble humanité manifesté ici par le moraliste est ce que l'humanisme moderne a surtout retenu du traité.

Une légère refonte eût permis à F.-R. Chaumartin de mieux intégrer certains éléments de son livre (les appendices en particulier).

Mais ces quelques réserves pèsent bien peu auprès des grands mérites d'un ouvrage si clair, si largement informé, mené avec tant de prudence et de ferveur à la fois.

J. Fillion.

M. F. Martin Sanchez, *El ideal del sabio en Seneca* (Colleccion Universidad) : Cordoba, Publicaciones del Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Cordoba y Excma. Diputacion Provincial de Cordoba, 1984, 264 pages.

Les Stoïciens étaient très fiers de ce que Caton appelle dans *Fin.*, III, 74, l'*admirabilis compositio disciplinae*, cette cohérence si parfaite que, selon lui, on ne saurait déplacer une lettre sans ruiner l'édifice tout entier. Or, la solidarité de toutes les parties de la doctrine stoïcienne pose à ceux qui étudient celle-ci un problème souvent irritant : étudier isolément un élément de la pensée stoïcienne peut conduire à nier, ou tout du moins à ignorer cette perfection systématique, mais, par ailleurs, le réintégrer dans l'ensemble comporte le risque de lui faire perdre ce qui nous apparaît comme son caractère spécifique. Confrontée à cette difficulté, M. F. Martin Sanchez a choisi la deuxième méthode et pour étudier l'idéal du sage chez Sénèque, elle situe la sagesse par rapport à tous les autres grands concepts stoïciens. Son livre peut être divisé en deux grandes parties, consacrées l'une à la place du sage dans l'univers, c'est-à-dire aux questions relevant de la physique (le destin, la liberté, l'immortalité de l'âme), l'autre aux diverses facettes de l'éthique (les valeurs morales et sociales, la vertu, le bonheur). Cette manière de procéder n'est pas mauvaise en soi, et on peut même dire qu'elle est la plus conforme à l'esprit du stoïcisme. Cependant, bien que le projet initial ait été réalisé avec un incontestable souci de rigueur, le résultat n'est pas convaincant,

sans doute parce que l'exposé à finalité pédagogique prédomine sur la recherche d'une approche nouvelle. L'auteur fait une présentation honnête (encore que déparée par un nombre considérable d'erreurs typographiques dans les citations grecques et latines) de la sagesse stoïcienne dans l'œuvre philosophique de Sénèque, mais on pourrait dire, en faisant référence au titre même de son livre, qu'elle a oublié et l'idéal et Sénèque.

Elle nous affirme dans sa conclusion (p. 224) que le *sapiens* n'était pas pour Sénèque une chimère, mais à aucun moment elle ne s'est interrogée sur le concept même d'idéal du sage. Or, celui-ci, nous semble-t-il, méritait d'être approfondi. En effet, en tant que Stoïcien, Sénèque se réfère non à l'Idée de sagesse, mais à la Φύσις, non à un archétype immatériel, mais au résultat d'une évolution d'abord inconsciente, puis volontaire qui conduit l'homme de l'instinct à la perfection de la raison c'est-à-dire à la vertu. Cependant on trouve chez lui, en particulier dans les *Lettres à Lucilius*, tous les éléments d'une culture platonicienne et pythagoricienne, susceptibles de confiner la sagesse dans l'idéalité, c'est-à-dire de la couper du monde des réalités terrestres. Or, bien que conscient des difficultés inhérentes au naturalisme stoïcien comme le montre notamment la lettre 121, Sénèque a rejeté la solution idéaliste à laquelle Cicéron avait adhéré. Il eût été intéressant d'étudier comment et pourquoi celle-ci est chez lui une tentation à la fois présente et combattue.

Par ailleurs, on chercherait en vain dans ce livre ce qui donne à la philosophie de Sénèque son ton et sa profonde humanité, la théorie et l'expérience du *procedens*, de l'homme qui, tout en ayant conscience de cheminer vers la sagesse, sait que ce progrès est bien fragile. La vertu stoïcienne se définissant par l'effort et la tension, ce n'était pas, selon nous, trahir le sujet choisi que d'analyser comment Sénèque lui-même a vécu la quête de la sagesse, comment sa perception du temps et des hommes a été façonnée par celle-ci,

Regrettons enfin l'absence quasi complète de références au théâtre de Sénèque, qui est pourtant, comme l'a montré P. Grimal, si important pour qui veut comprendre la pensée du Cordouan.

Carlos Lévy.

E. Burck, *Silius Italicus, Hannibal in Capua und die Rückeroberung der Stadt durch die Römer* : Mayence, Akad. der Wissenschaften und der Literatur, 13, 1984, 53 pages.

L'échec décisif que sous les murs de Rome les dieux infligent à Hannibal est dans les *Punica* symboliquement encadré par deux longs développements consacrés à Capoue : le premier relate la défection de la cité campanienne, le second, sa reconquête par les Romains. Dans le détail, l'auteur examine comment Silius reprend une matière déjà traitée chez les historiens, c'est-à-dire en priorité chez Tite-Live. Au livre XI, les combats cessent pour faire place au discours et à l'analyse morale. Outre les débats qui dans les sénats de Rome et de Carthage enclosent le récit, trois parties oratoires se détachent : Décius tente de promouvoir la résistance, le fils de Pacuvius renonce finalement à tuer le général carthaginois, le citharède Teuthras chante les vertus de la poésie. L'observation politique, parallèlement, s'efface derrière une vue stylisée où, sans effort, on passe du schématisme rhétorique aux abstractions

de la fable : Vénus et les Amours captent dans leurs réseaux l'armée victorieuse et Hannibal lui-même subit l'influence du vin. Dans les épisodes historiques la trame reste livienne, avec des omissions pour durcir les contrastes ou des éclairages ménagés par la perspective épique : ainsi par exemple le projet d'attentat n'aboutit pas, car le Punique est réservé à la défaite de Zama. Déjà cependant des emprunts à Virgile — essentiellement une réécriture de l'accueil d'Énée par Didon — modifient la couleur. C'est néanmoins dans l'ajout du chant de Teuthras que se manifeste surtout l'invention relative de Silius. Là, une refonte presque constante de vers des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, menée dans le sens de la surenchère — des poissons géants émergent, admiratifs, des flots de l'Hèbre — devrait, dans la pensée du poète, épancher sur l'auditoire l'ivresse dangereuse de la musique. Curieusement toutefois, Teuthras, loin d'être lascif, évoque aussi des thèmes héroïques comme l'éducation reçue de Chiron. Sans se préoccuper du contexte, Silius s'abandonne donc au plaisir d'écrire un morceau de bravoure.

Traitant de la reprise de la ville, les *Punica* s'écartent davantage de Tite-Live et de sa narration échelonnée sur plusieurs années. D'autres traditions semblent affleurer, alors que Silius eût pu trouver chez le Padouan des éléments propres à une meilleure structuration : nul mot n'est dit de cette ambassade suppliante des gens de Capoue, une démarche qui aurait fort bien fait pendant aux revendications initiales de Virrius. En fait, Silius remodèle le sujet : laissant, cette fois, Hannibal hors de champ, il multiplie les souvenirs virgiliens dans les prolégomènes : présages et aristies ; ensuite, il introduit trois grandes figures mythiques, la *Fides* et la *Religio* pour aiguiser les remords et le désarroi des assiégés, puis, le dieu Pan qui en sa qualité de fils d'Hermès apparaît alors, d'une façon quasi idyllique, comme l'image de la mansuétude. Les intérêts économiques, la situation de droit évoqués par Tite-Live s'estompent au bénéfice d'effets d'opposition entre la *luxuria* d'autrefois et le sac présent, annonce lui-même de celui de Carthage, puisque aussi bien les deux villes ont à payer leur *perfidia*. L'accent est de la sorte posé, dans une atmosphère toute imprégnée de l'*Énéide* — et en particulier du livre IX — sur une valeur qui voudrait être l'âme de toute l'épopée, lui assurant sa singularité, son unité, son souffle : *Castam seruate Fidem.*

J.-P. Callu.

E. Burck, *Historische und epische Tradition bei Silius Italicus* (*Zetemata*, 80) : Munich, 1984, VII + 179 pages.

Ce que, dans la monographie précédente, l'auteur avait réussi, l'est moins à l'échelle d'un volume en principe voué à davantage de synthèse. La méthode appliquée au livre XI des *Punica* n'a pas changé et, par-delà l'épisode de Capoue, elle va être mise en œuvre pour le dernier tiers du poème. Il s'agira donc, à propos des batailles de Syracuse, du Métaure et de Zama, de dégager l'originalité de Silius, tant dans le traitement de la matière historique, et donc en le confrontant avec Tite-Live, que dans le choix de la scénographie et de l'expression — cette fois les parallèles seront à instituer avec Lucain et surtout Virgile. Le titre résume parfaitement les intentions. Nous dirons que l'objectif n'est atteint que si le lecteur a la bonne volonté de re-

grouper des éléments épars dans un commentaire très méticuleux mais qui, en dépit des *Rückblick*, tend à s'épuiser dans l'analyse. A cette opinion, légèrement défavorable, deux correctifs doivent être immédiatement apportés. D'abord, Silius est un poète académique qui, vivant de ses devanciers, a une certaine habileté dans le phrasé rhétorique mais pèche par sa faiblesse idéologique. Il n'a pas véritablement actualisé son sujet et sa thématique demeure un sous-produit au même titre que ses canons esthétiques. On ne peut dès lors pas plus valoriser les *Punica* de Silius que la *Zaïre* de Voltaire. En second lieu, la grande connaissance qu'a l'auteur de l'ensemble de l'épopée et l'exactitude avec laquelle les analogies sont recherchées dans la totalité de la tradition assurent une belle solidité à l'approche génétique du texte. Nombre de procédés étaient évidents, dans la mesure où depuis Lucain la construction épique utilise des articulations très voyantes. Mais il fallait de la finesse pour détecter dans les portraits, par exemple, dans celui de Marcellus, le jeu du psychologique et du symbolique et dans la narration les effets retardateurs du ralenti et du suspense. Il en fallait aussi pour sentir que Silius, moins cruel que Lucain, donnerait parfois dans la sentimentalité ; qu'en revanche, face à Virgile, il apparaît souvent abstrait et souffre d'un manque d'intériorité. De fait, toutes les comparaisons avec l'*Énéide* sont intéressantes et elles devaient intéresser à l'époque, car situations et mots sont volontairement infléchis pour acquérir une nouvelle signification. Autant Silius cherche à renchérir sur la *Pharsale* dans son maniérisme, autant, à coup de récurrences et de *leitmotive*, il s'efforce d'infuser dans ses propres vers la substance virgilienne. Autres modèles, Lucrèce et Cicéron, le deuxième plus que le premier. Le problème de Tite-Live est à poser différemment. Avec précision l'auteur ne cesse de noter les divergences. Sans aucun doute, Silius omet beaucoup de détails tactiques et il schématise. Est-ce à dire qu'il suive un autre historien? Finalement, une vraie preuve n'est pas produite. Silius s'écarte beaucoup du récit livien pour deux raisons. En priorité, il veut donner à son ouvrage une unité, c'est-à-dire une organisation fondée sur des contrastes : il est donc obligé de durcir le trait. Ensuite, le temps a joué contre lui. Il avait dû souhaiter composer une suite de trois hexades, le livre XVII, en définitive, concluera la geste d'Hannibal. Sous ces deux contraintes le poète ne pouvait se situer dans la perspective du Padouan et puisque son rôle n'a jamais été de versifier les *Res gestae*, il devient inutile de quitter le champ de la littérature, en reconstituant à partir de Silius des traditions historiques parallèles.

Nous avons lu le livre de Burck la plume à la main : il fourmille de données ; citons au hasard l'insertion de l'idylle, les registres de la comparaison, outil essentiel dans la description des combats, la distribution des discours ou encore les *excursus* comme cette tempête inventée pour faire repartir l'action. Bref, en évitant presque toujours la paraphrase, l'auteur donne l'impression d'avoir su poser les vraies questions. Il reste que préoccupé par les interférences qui se répondent d'un livre à l'autre et soucieux ainsi de rétablir le code littéraire des *Punica*, il a peut-être laissé échapper — si elle existe — la composante du sacré. Silius était-il un esprit religieux? Simple interrogation de qui aurait aimé le créditer d'un peu moins de superficialité formelle.

J.-P. Callu.

Carlo SANTINI, *La cognizione del passato in Silio Italico* : Roma, Cadmo editore, 1983, 146 pages.

En rassemblant dans cet ouvrage deux études, en apparence fort différentes, sur les *Punica*, M. SANTINI veut montrer que l'*aemulatio* de Silius envers ses grands modèles l'amène à transformer la portée des éléments historiques et légendaires qu'il emprunte. Il examine d'abord minutieusement, dans sa première partie (p. 13 à 80), le long passage du livre VIII (vers 1 à 131) dans lequel Hannibal, désemparé par la tactique de Fabius, est réconforté, sur l'ordre de Junon, par sa parente Anna, la sœur de Didon devenue déesse dans les eaux sacrées du Numicus. Le récit est déjà chez Ovide (*Fastes*, III, vers 543-657, fête d'Anna Perenna), mais M. SANTINI note bien les différences qui séparent Silius de son modèle. Il insiste, après d'autres auteurs qu'il utilise bien, sur les traces de traditions très anciennes que l'on retrouverait dans le traitement de l'épisode. Mythe et histoire apparaissent alors comme deux pôles opposés et complémentaires. Avec son goût d'antiquaire, Silius fait entrer l'histoire au musée, et le passé, historique ou légendaire, est l'occasion d'un repliement sur soi, loin de l'actualité du temps. Les *Punica* s'éloignent, plus encore que la *Guerre civile*, de l'épopée antérieure, en traitant le passé comme un sujet de méditation.

La deuxième partie (p. 81 à 140) étudie le thème des fleuves, dont M. SANTINI suit les apparitions à travers tout le poème : plus qu'un motif (*stilema*), c'est un symbole, et l'analyse pourra y faire découvrir un réseau complexe de valeurs religieuses, culturelles, voire « écologiques », propres aux écrivains du I^er^ siècle de notre ère, qui se séparent en cela profondément de leurs devanciers augustéens. A la fois fascinés par le progrès et sensibles à la précarité de l'existence, ces Romains voient un antagonisme constant entre les forces de l'homme et celles de la nature. Dans cette perspective, le statut des cours d'eau, fréquemment mentionnés dans les *Punica*, et notamment dans les catalogues, ainsi qu'en liaison avec la suite des défaites romaines, est celui de divinités primordiales, coïncidant souvent avec un *genius loci* au pouvoir ambivalent, bénéfique, mais aussi vindicatif lorsque les entreprises de l'homme ont violé son espace sacré. M. SANTINI retrouve chez Sénèque, Lucain, Pline l'Ancien et Pline le Jeune cette même vision où le passé se heurte au présent.

Alliant heureusement deux approches de l'œuvre, l'une thématique, l'autre consacrée à l'examen détaillé d'un épisode important, l'auteur a su donner à sa recherche unité et intérêt. Sans doute est-il difficile de le suivre dans certaines de ses analyses, par exemple sur le processus de l'identification de l'Anna punique avec l'Anna latine (p. 39-41), et sur la valeur des notices serviennes qui citent Varron sur ce point (p. 54). Mais son ouvrage souligne à juste titre l'intérêt des *Punica* comme trésor de matériaux — parfois hétérogènes, il est vrai —, et montre sur des exemples toute la richesse de cet art de la *retractatio* qui est le plus grand mérite de Silius. Ce livre s'inscrit donc avec bonheur dans le renouveau des études siliennes, qui tendent à corriger l'image un peu hâtive que la critique, prompte à interpréter défavorablement le trop célèbre jugement de Pline le Jeune (*scri-*

*bebat carmina maiore cura quam ingenio*) a donnée depuis plusieurs siècles de l'auteur des *Punica* et de son long poème.

Georges DEVALLET.

W. SCHUBERT, *Jupiter in den Epen der Flavierzeit* (Coll. *Studien zur klassischen Philologie*) : Frankfurt/Main-Berne-New York, éd. Peter Lang, 1984, 350 pages.

Ce livre est la version remaniée d'une dissertation présentée en 1982 à l'université de Heidelberg. Tout en proposant l'étude de la notion de Jupiter chez Silius Italicus, Valerius Flaccus et Stace, l'auteur dépasse de loin son propos. Son intérêt pour des poètes et une poésie qu'il qualifie lui-même de mineurs le conduit en effet à une réflexion sur le concept même de classicisme, tel qu'il a pu se développer dès la fin de l'époque augustéenne et sous les Flaviens. Il insiste donc, à juste titre ici, sur la notion voisine d'imitation et souligne, chez chacun des auteurs dont il traite, le désir conscient d'*aemulatio* et d'*imitatio*.

En même temps, l'ouvrage entend aborder l'idée d'épopée et le rôle qu'y font jouer aux dieux et au « divin » les auteurs flaviens. Selon W. SCHUBERT, ce rôle joué par le « divin » mérite ainsi une attention particulière. Il ne peut s'agir en effet, après Lucain, de poursuivre une tradition, mais au contraire, de réaffirmer malgré celui-ci l'empreinte virgilienne et le souvenir homérique. Prenant alors pour point de départ la notion de Jupiter dans les épopées flaviennes, l'auteur se livre à un examen détaillé de quelques passages significatifs pris dans chacune des épopées. Cette première approche générale, comparative et débordant le cadre strict de la philologie, est reprise ensuite de façon systématique à propos d'un certain nombre de thèmes : l'assemblée des dieux, la justice, le *fatum*...

Moins original peut-être dans sa conclusion générale, qui distingue entre la manière des trois auteurs traités, que par les analyses de détail, l'ouvrage de W. SCHUBERT fait de façon concise le point dans un domaine à la limite de la philologie et de l'histoire religieuse où il complète les analyses de J. R. FEARS. Ainsi saura-t-on gré à l'auteur de débuter chaque chapitre par une mise au point bibliographique. De ce point de vue, la bibliographie non seulement rassemblée en fin de volume, mais aussi sollicitée au fil du texte est assez impressionnante et fait le tour de toutes ces petites études publiées outre-Rhin et qui ne sont pas toujours accessibles. On pourrait parfois regretter aussi un tel souci d'exhaustivité qui risque, dans certaines analyses de détail, de faire perdre le fil directeur de ce livre qui embrasse à l'occasion plusieurs sujets. Au total, l'ouvrage est bien venu car il comble une lacune et fait le point, à partir du thème de Jupiter, sur les problèmes d'esthétique littéraire à l'époque flavienne.

M. ROYO.

Heinz HEUBNER, *Kommentar zum Agricola des Tacitus* : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1984, 148 pages.

Teubner-Stuttgart a publié, au cours de l'année 1983, de nouvelles éditions de la totalité des œuvres de Tacite ; elles ont été réalisées principale-

ment par H. Heubner, sauf pour la *Germanie* (A. Önnefors) et l'*Agricola* (J. Delz) : cf. les comptes rendus de H. Le Bonniec et moi-même dans cette revue, 61, 1983, p. 346-350 et 62, 1984, p. 443. Or, c'est justement de la dernière de ces œuvres, qu'il n'a point éditée, que H. Heubner nous propose maintenant un commentaire, venant après ceux de G. Forni (Rome, 1962), R. M. Ogilvie-I. Richmond (2e éd., Oxford, 1967) et R. Till (2e éd., Berlin, 1976).

Ce travail présente toutes les caractéristiques et les qualités qui distinguent déjà les *Commentaires* des *Histoires* du même auteur : richesse et ampleur de l'information, rigueur de l'analyse, place donnée à la recherche des *loci similes*. Les développements sur les problèmes d'ordre historique et géographique sont extrêmement précis et nourris par une documentation à la fois rigoureuse et sélective : on notera par exemple, en 4, 1, l'étude de *equestris nobilitas*, en 12, 3, à propos de *caelum crebis imbribus ac nebulis foedum*, les considérations sur le climat de la Bretagne, en 23, l'analyse du sens de *reuectae* en rapport avec la géographie du pays. H. Heubner n'hésite pas, on le sait, à prêter une grande attention aux faits de langue ; il le fait également ici, notamment en relevant tout ce que le texte comporte de réminiscences de Salluste et en mettant en valeur les liens entre les deux auteurs ; en 43, 1 et 45, 1, il insiste sur l'influence de Cic., *De or.*, III, 8. H. Heubner s'attache, bien entendu, aux problèmes d'établissement du texte, particulièrement soucieux de justifier soit des leçons des manuscrits indûment corrigées par certains, soit des corrections anciennes injustement rejetées par la suite : 5, 2, *intercepti*, 7, 1, *Intimilios*, 12, 1, *dis trahuntur*, 14, 1, *Cogidumno*, 15, 3, *si et se*, 25, 3, *castellum*, 24, 1, *naue prima*, 25, 1, *hostili exercitu*, 34, 1, maintien de *unam*, etc. Malheureusement, il ne mentionne pas d'édition de référence — est-ce celle de J. Delz? Rien n'est moins sûr — si bien que l'on ne sait pas quelle est sa solution pour tous les cas qui ne sont pas directement évoqués par le commentaire.

Curieusement, c'est en fin de volume, sous la forme d'un *Nachwort* de six pages, que l'on trouve les considérations sur l'œuvre et la tradition manuscrite habituellement présentées sous forme d'introduction. Pourquoi? Pourquoi pas? me répondra-t-on peut-être. L'auteur nous présente enfin, en quatre pages d'une typographie très serrée, une bibliographie très précieuse et quasiment exhaustive. La présentation est presque totalement satisfaisante ; je regrette seulement l'absence de titres-courants qui faciliteraient le repérage des passages du commentaire.

J. Hellegouarc'h.

Étienne Aubrion, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, ouvrage publié avec le concours du Centre « Littérature et spiritualité » de l'Université, Metz, 1985, 728 p. + 42 p. de bibliographie et d'index.

Cette thèse repose sur une idée très originale et très féconde. É. Aubrion estime que la rhétorique, loin d'être au service de la subjectivité de l'historien — comme on l'admet généralement —, oblige celui-ci à analyser la réalité sous tous ses aspects, à présenter les arguments *in utramque partem* des personnages ou des groupes antagonistes, à rechercher le vraisemblable

et le probable, bref à adopter une attitude objective. « La plupart des exercices de l'invention rhétorique, si formels et si scolaires qu'ils paraissent, fournissent... des instruments d'investigation et d'analyse à la sagacité de l'historien. Ils le prémunissent contre toute forme de crédulité et lui font rejeter les éléments invraisemblables et les vérités officielles. Ils l'amènent à multiplier les points de vue sur les personnes et sur les événements, à entrer dans le raisonnement de tous ses héros, même ceux dont il condamne l'action, et à pousser très loin la recherche des mobiles et des motifs » (p. 30). Remarquable réhabilitation de la rhétorique qu'É. Aubrion s'efforce de mettre en application à propos d'un historien qui n'est généralement guère apprécié pour son impartialité, Tacite. Entreprise redoutable, menée à son terme avec une grande finesse et une démarche très ferme.

Après avoir rappelé les liens bien connus entre l'éloquence et l'histoire — cet *opus oratorium* comme dit Cicéron — l'auteur montre dans une première partie en quoi la formation rhétorique (par la pratique de la controverse, de la prosopopée, etc...) et l'art de l'*elocutio* (par l'usage de l'antithèse, de la *uariatio*, etc...) peuvent contribuer à donner à l'historien un jugement équitable sur les êtres et les événements. Puis, usant d'une *dispositio* très moderne, É. Aubrion étudie successivement les rapports de la rhétorique et de l'histoire à travers des modes d'expression impliquant de moins en moins directement le narrateur. Ainsi il analyse d'abord ce qu'il appelle le « discours de l'auteur » où Tacite s'exprime en son propre nom, puis les récits, ensuite les descriptions, enfin les *orationes* prêtées aux principaux personnages.

Dans la partie concernant le « discours de l'auteur », É. Aubrion regroupe les éléments qui montrent le souci d'objectivité de l'historien ; dans la partie consacrée au « discours narratif », il souligne que Tacite, par l'emploi de certaines figures, comme la disjonction, propose souvent au lecteur plusieurs interprétations des faits ou des comportements en lui laissant la liberté de choisir ; il montre que la plupart des armes de la rhétorique narrative, la *dispositio* par exemple, ne sont pas exploitées par l'historien de façon à accabler quelqu'un qui lui paraît condamnable ou à exalter un héros qui lui est cher. Le « discours descriptif », qui emprunte presque tout à la rhétorique, ne manque pas non plus d'objectivité, semble-t-il. En effet, aucun portrait n'est tout blanc ou tout noir. Un Tibère, un Othon méritent quelques éloges ; un Germanicus, un Thraséa sont critiqués sur certains points. L'opposition entre les meilleurs et les pires n'a rien de schématique. Quant aux discours, qu'ils soient en style direct ou indirect, ils témoignent d'une sorte d'approfondissement rhétorique qui fait que même les propos des personnages manifestement mal vus de Tacite révèlent des qualités et entraînent l'adhésion du lecteur. Ainsi tous les modes d'expression suggèrent un souci réel d'impartialité.

Bien d'autres éléments dans cet ouvrage retiennent l'attention. Ainsi quand É. Aubrion souligne le lien constant chez Tacite entre le particulier et le général, entre le concret et l'abstrait (p. 45) ; quand il montre comment l'adulation sénatoriale est plus souvent dénoncée dans les *Annales* que dans les *Histoires* (p. 301) ; quand il insiste bien sur le fait qu'il ne faut pas mettre

sur le même plan le portrait d'un Sénateur, d'une femme ou d'un affranchi (p. 399), etc...

Mais la vigueur, l'élégance, la richesse de la démonstration n'empêchent pas le lecteur d'émettre quelques objections. Ainsi pour le « discours de l'auteur », É. Aubrion loue Tacite de s'effacer souvent, de ne pas imposer son jugement au lecteur (p. 94, 142) — discrétion qui semble provenir d'une *exercitatio* rhétorique obligeant l'historien à envisager les multiples aspects des choses. Mais que pouvait faire Tacite? Se mettre en première ligne, trancher, décider du bien et du mal? Le lecteur des *Annales* et des *Histoires* eût été rapidement rebuté. Il était plus habile de la part de l'historien de suggérer que d'imposer. Cette façon de faire n'est pas ignorée des rhéteurs; c'est une forme d'ἔμφασις, de discrétion, une figure qu'É. Aubrion lui-même a évoquée en d'autres pages (cf. p. 154, 155, 197). On voit que la rhétorique n'est pas du tout dans ce cas au service de l'objectivité, mais qu'elle permet à l'écrivain de mieux convaincre, de mieux faire admettre son propre point de vue. Considérons maintenant les portraits. É. Aubrion a bien montré qu'il n'y avait jamais chez Tacite de portraits totalement élogieux ou totalement critiques. Il voit là le résultat de la pratique rhétorique qui conduit à peser chez chacun qualités et défauts. Mais que pouvait faire l'historien? Un éloge sans réserve des bons princes, des bons magistrats, une critique totale des mauvais? N'était-il pas plus subtil de glisser un peu de *uituperatio* dans les éloges et un peu de *laudatio* dans les critiques pour donner une impression d'impartialité et pour mieux accréditer ainsi le reste des portraits? Là encore, c'est de la rhétorique; c'est une leçon que l'on peut dégager de l'*Ad Herennium* où il est conseillé « *ne cupide depugna(re) contra ueritatem* puteris » (de ne pas *paraître* combattre avec passion au mépris de la vérité) (II, 45). C'est une leçon qu'applique Cicéron dans le portrait de Rullus, Salluste dans celui de Catilina. Mais cette rhétorique-là ne vise nullement à nuancer la description; elle ne cherche pas à dire le vrai, mais à paraître le dire. Elle sert à mettre en valeur le jugement propre à l'historien. Considérons enfin les discours. Certes les princes que Tacite ne prise manifestement pas, un Tibère, un Claude, tiennent souvent des discours dignes de leur rang. Certes les plus acharnés ennemis de Rome, un Arminius, un Calgacus, prononcent de fières paroles. Mais Tacite pouvait-il prêter aux uns et aux autres des propos critiquables de bout en bout? C'était évacuer absolument toute vraisemblance, anéantir toute crédibilité, supprimer cette *fides* que l'historien recherche avant tout (*Hist.*, I, 1). Tacite a choisi un autre parti : en mettant dans la bouche de Tibère des propos d'une gravité purement artificielle il a trouvé le meilleur moyen de dénoncer l'hypocrisie du personnage; en faisant tenir à Calgacus un discours très vraisemblable, mais parsemé d'outrances, il a bien montré l'insolence de l'insulaire... Là encore l'usage de la rhétorique, bien loin de servir l'objectivité, condamne en fin de compte irrémédiablement les princes et les hommes mal vus de Tacite.

Il est sûr que celui-ci veut, en narrant l'histoire de l'Empire, faire œuvre de moralisateur — É. Aubrion le dégage bien (cf. p. 8). Comment imaginer alors qu'il utilise souvent la rhétorique pour accréditer ses dires par de savantes antithèses et d'habiles constructions (ce que l'auteur même de cette

thèse ne nie pas) et qu'en d'autres circonstances il se serve de la rhétorique avec le souci de nuancer, d'être objectif? Cette interrogation signifie-t-elle que nous sommes en complet désaccord avec É. Aubrion? Certes non. Mais il faut, à notre sens, admettre que dans un premier temps Tacite, lorsqu'il considère les événements et les hommes, lorsqu'il entreprend de rédiger son œuvre, est en effet contraint par la rhétorique de mieux voir les différents aspects des choses, de mieux pénétrer le cœur des êtres, et qu'ensuite, une fois son opinion faite, il utilise — constamment — la rhétorique pour mieux faire triompher son point de vue, point de vue d'autant plus net que l'analyse précédente a été poussée plus loin grâce à la... rhétorique. Mais, comme la *ratio dicendi* est ancienne, comme ses habiletés sont bien connues des Romains, Tacite n'use pas des grands moyens de l'éloquence, il préfère l'allusion, la suggestion, les balances subtiles, les disjonctions, les hypothèses. Il juge préférable d'insinuer dans l'âme du lecteur ce qu'il pense être la vérité plutôt que de l'imposer : ainsi la discrétion des moyens n'est pas du tout une marque d'objectivité. Nous sommes donc bien persuadés par É. Aubrion de l'utilité de la rhétorique pour mieux cerner les caractères, pour mieux comprendre les événements — et nous considérons qu'il y a là un apport original de sa thèse : ainsi la rhétorique devient école du bien penser — mais nous estimons que l'*ars* reste en fin de compte au service de la conviction tacitéenne. Les prudences, les réticences de l'œuvre sont d'habiles moyens pour faire accepter les opinions de l'historien et non des signes d'une impartialité acquise grâce à la rhétorique.

Nous voudrions ajouter que ce livre dont l'importance est évidente — nos objections mêmes soulignent l'intérêt que nous y avons pris — nous a plu aussi par son style, clair et élégant. Certains passages — et c'est pour nous un jugement très laudatif — prouvent une longue fréquentation des maîtres d'éloquence — ces maîtres qu'on oublie trop aujourd'hui. L'on sent même par instant ce que peut apporter à la forme une grande familiarité avec Tacite. Certaines pages (je pense spécialement aux p. 30, 154, 303, 359, 533, etc...) se lisent avec un extrême plaisir.

Il est dommage que quelques bévues, quelques erreurs déparent le texte ; nous ne soulignons pas celles qu'une relecture même rapide permettra de voir, mais celles qui peuvent échapper. Je lis « *quoiqu'il en soit* » au lieu de « *quoi qu'il* » (p. 208) ; « *pronunciamento* » au lieu de « *pronunciamiento* » (p. 384) ; « *satiriste* » au lieu de « *satirique* » (p. 723) ; « *Galgacus* » au lieu de « *Calgacus* » (p. 29) ; un « *dilemne* » (p. 643) ; « *presentium* » au lieu de « *praesentium* » (p. 65) ; « *quia* » pour « *qua* » (p. 75) ; « *in* » pour « *ad* » (p. 252). Nombreuses fautes de tirets : on lit ainsi « *fait-divers* » (p. 123) ; « *bon-sens* » (p. 215 et 278) ; « *n'est-t-il* » (p. 14) ! mais « *au delà* » (p. 390). Quelques erreurs dans les références et les notes : p. 431 le chiffre (5) a sauté ; de même le chiffre (3) p. 536. A la page 191 il faut remplacer (9) par (2) ; à la page 604 (1) par (2) ; à la page 523 il faut mettre *Ann.*, I, 15 et non I, 6 ; à la page 639, I, 57, 5 à la place de I, 75, 4. A la page 431 la mention « *supra*, p. 417 » doit être remplacée par « *infra*, p. 437 ». J'interprète dans la citation de la page 248 (*Ann.*, II, 88, 2), *gloria* par « trait de gloire ».

La liste n'est pas bien longue, on le constate. J'ai tenu cependant à la

dresser pour une éventuelle réédition d'un ouvrage qui, je le répète, reste suggestif et intéressant même si l'on n'admet pas toutes les conclusions auxquelles il aboutit.

Guy ACHARD.

R. KLEIN, *Die Romrede des Aelius Aristides. Einführung* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, VIII + 176 pages.

Cette introduction à l'*Éloge de Rome* d'AELIUS ARISTIDE doit être suivie d'un second volume contenant le texte grec, une traduction allemande et des notes. La première partie (« Die Urbanisierung des römischen Reiches ») est en fait une sorte de tableau de l'Empire romain au IIe siècle. En 70 pages, cela tient de la gageure, et l'auteur est obligé d'aller vite et de simplifier, d'autant qu'il n'a pas toujours su limiter son propos : était-il nécessaire de reprendre toute l'histoire des cités grecques dans l'Empire romain en remontant à la proclamation de Flamininus, ou de consacrer sept pages à la résistance à la romanisation en Afrique? Plus intéressantes sont les deux parties consacrées à AELIUS ARISTIDE et à son discours. R. KLEIN en souligne l'intérêt politique, à la suite de J. BLEICKEN, et propose notamment des §§ 72-89 consacrés à l'armée une analyse intéressante, y voyant une apologie de la nouvelle politique de défense définie par Hadrien et poursuivie par Antonin. Bien documentés, ces deux chapitres constituent une utile introduction à un texte qu'on a heureusement cessé de considérer comme un simple exercice rhétorique.

Jean-Louis FERRARY.

H. W. BIRD, *Sextus Aurelius Victor. A Historiographical Study* : Liverpool, 1984, 175 pages in-8°.

Même si une tendance à réhabiliter son œuvre était perceptible dans les travaux récents consacrés à Aurelius Victor, celui-ci n'en gardait pas moins son étiquette d'historien mineur (cf. W. den BOER, *Some minor roman historians*, Leiden, 1972). Une plus juste appréciation des *Caesares* sera désormais possible grâce à H. W. BIRD.

Tout en devant beaucoup à la tradition des biographies impériales (contre ses prédécesseurs immédiats, l'auteur revient à la théorie qui fait de la *Kaisergeschichte* sa source principale), Aurelius Victor est un bon témoin du monde agité dans lequel il vécut. Cet Africain d'humble naissance put, grâce à l'étude des belles-lettres, faire carrière dans l'administration avant de recevoir de Julien le titre de *consularis* et le gouvernement de la Pannonie seconde et d'être appelé, sous Théodose, aux fonctions de *praefectus urbi*. Le jugement que, dans ses *Caesares* (rédigés entre 358 et 360), il porte sur la crise du siècle précédent et sur sa propre époque est un jugement lucide. Mais il est des données auxquelles il ne fait pas la place qu'elles méritent. On connaît sa tendance à voir dans le pouvoir militaire le mal absolu, la virulence qu'il apporte à dénoncer le processus de barbarisation qui affectait l'armée. Mais tout se passe comme si la nécessité pour un empire menacé sur plusieurs fronts de disposer de légions ou d'autres corps de troupes solides

lui avait échappé, tout comme le rôle joué par ces mêmes militaires dans la romanisation des provinces.

Ce qui frappe pourtant le plus, dans cette succession, parfois monotone, de biographies, c'est l'attachement inconditionnel de leur auteur à *Roma aeterna* et, du même coup, à un type de culture indissociable de sa grandeur et de sa perpétuation. A ses yeux, l'inculture va souvent de pair avec la tyrannie, alors que l'*auctoritas eloquentiae atque eruditionis* se retrouve chez beaucoup d'empereurs « vertueux ». Et surtout, il a pleine conscience de ce fait que le maintien du système éducatif dans ce qu'il avait de plus traditionnel conditionnait l'existence des élites et des cadres par lesquels le salut de l'Empire romain passait.

Bref, Aurelius Victor mérite plus de considération qu'il n'en a souvent reçu parce que souffrant d'être implicitement comparé à Tacite. De ce point de vue ce travail minutieux et sobre (mais Aurelius Victor est l'homme de la *sobrietas* !) est probant. Notons, même si l'auteur passe sous silence ce problème, qu'il vaudrait la peine d'étudier la dette de Gibbon à l'endroit des *Caesares*. Elle nous paraît plus ample que quelques renvois dans les notes de *The decline and fall...* ne le suggèrent.

Jean-Claude RICHARD.

Godo LIEBERG, *Zu Idee und Figur des dichterischen Schöpfertums* : Bochum, 1985, 148 pages.

Godo LIEBERG regroupe sous le titre *Zu Idee und Figur des dichterischen Schöpfertums* trois études.

Dans la première partie, il s'intéresse à la figure de rhétorique par laquelle un poète se voit attribuer des actions s'appliquant à ses personnages. Homère est, par exemple, comme ses héros, qualifié de chef de guerre. Godo LIEBERG cite ensuite, en les commentant, les développements de cette figure dans les textes antiques et modernes, ce qui l'amène à s'interroger sur les rapports entre réalité et poésie et à souligner qu'ils sont généralement jugés comme étant de l'ordre, non de l'imitation, mais de la création d'un monde imaginaire.

Dans la deuxième partie, il montre qu'il faut rapporter à Pindare la première occurrence, pour désigner la poésie, de la métaphore de l'œuvre, au sens architectural du terme (*Bauwerk*) et que cette image, dont il étudie les variations depuis l'Antiquité jusqu'aux *Sonnets à Orphée* de Rilke, s'accorde avec la conception selon laquelle la poésie appartient au domaine de l'être.

Dans la troisième partie, Godo LIEBERG effectue un trajet qui le conduit de Landino à Heidegger et où sont abordées successivement les questions de la similitude entre l'acte créateur du poète et celui de Dieu, de l'imagination de la beauté et de l'être.

Même si l'on peut regretter l'absence de toute référence aux théories modernes de poétique, ce livre éclaire — c'est là son mérite — certaines grandes étapes, parfois oubliées des non-spécialistes, de la réflexion occidentale sur la spécificité des créations des poètes.

Jacqueline FABRE.